

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

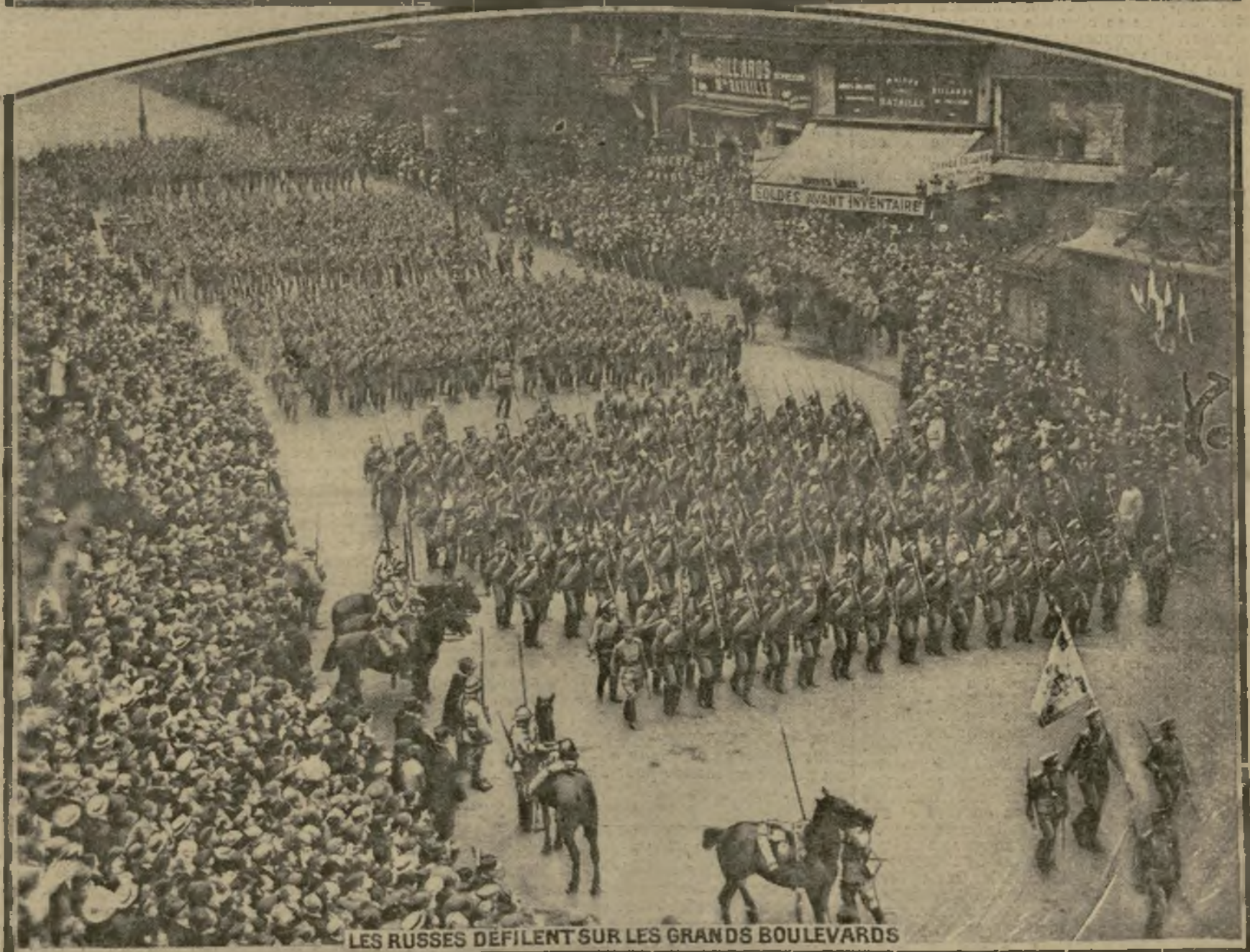
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LE SALUT DE PARIS AUX ARMÉES



LE GÉNÉRAL RUSSSE LOCKVITZKY (X) SUIVI DE SON ÉTAT-MAJOR



LES RUSSES DÉFILENT SUR LES GRANDS BOULEVARDS

Ce fut, hier matin, un spectacle inoubliable lorsque les troupes alliées s'engagèrent sur la ligne des boulevards. Dans la clameur d'une foule innombrable, les détachements, à la file, s'avancèrent. L'enthousiasme parisien s'exprima avec une égale ferveur lorsque parurent les drapeaux des nations sœurs, mais la population se montra particulièrement émue lorsque passèrent les Russes chantant, d'une voix grave et religieuse, des hymnes de vaillance et de foi.

LA DEUXIÈME CHUTE de M. Clemenceau

Vingt-quatre ans après la chute retentissante qu'on se rappelle, M. Georges Clemenceau vient d'en faire, au Sénat, une seconde peut-être encore plus grave, en raison de son âge et des circonstances. Il n'est pas homme à en convenir, et les réflexions que lui inspire cet accident le montrent disposé à s'enorgueillir, sur le mode ibnénien, de son isolement en compagnie de cinq collègues. Cette apologie de la minorité, dans la bouche d'un aussi vieux parlementaire, à quelque chose de douloureusement comique. Mais semblable en cela à quelques personnes, M. Georges Clemenceau, si vif à sentir le comique chez le voisin, est plus lent à sentir le sien propre.

Donc d'une éloquence sèche, incisive, nerveuse qui fit son premier succès, d'un esprit de mots qui lui jona des tours mais étendit sa réputation, d'une cordialité brusque et amusante, instruit et même cultivé, écrivant mal et abondamment, M. Georges Clemenceau a un défaut grave : il manque de bon sens. Cette lacune, chez un politicien qui a fréquenté tant de milieux et qui aurait pu faire tant d'écoles, le montre assez incapable à se redresser et corriger. Il a toujours suivi ses humeurs. Le fond de sa nature est anarchique. Il a fait d'entrer dans un avis, non à la suite d'un jugement mais par goût de la contradiction, et de faire de cet avis une marotte. C'est ainsi qu'ayant décidé, sur un avis, non à la suite d'un jugement mais par goût de la contradiction, et de faire de cet avis une marotte. C'est ainsi qu'ayant décidé, sur un avis, non à la suite d'un jugement mais par goût de la contradiction, et de faire de cet avis une marotte.

Notre époque n'est pas favorable à ces exercices inutiles et dangereux. L'auteur de la *Médecine sociale*, du *Grand Pan*, du roman intitulé *Les plus forts*, de la petite pièce voltairienne *La Voile du bonheur*, est au plus haut point représentatif des tournures d'idées et des poncifs de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Sa formation philosophique porte la marque de Spencer, de Stuart Mill, d'Alexandre Bain et de leurs disciples. Il en est demeuré au dogme de l'évolution, considéré comme complément de la Grande Encyclopédie. Sa formation littéraire oscille entre Diderot, Michelet, Quinet et le renanisme plutôt que Renan. Il considère le scepticisme gouailleux comme une marque de supériorité, ce qui ne l'empêche pas de rendre un culte quotidien aux plus vieux préjugés démocratiques et révolutionnaires. Ces vingt dernières années, si instructives au point de vue du changement d'orientation des jeunes esprits, sont pour lui comme si elles n'avaient pas existé. Il est demeuré farouchement de la classe 1860. Les illusions, les paradoxes, l'insouciance profonde, la méconnaissance des conditions de la victoire qui nous ont valu la douloureuse épreuve de 70 sont demeurés vivants en lui. C'est pourquoi la guerre de 1914 l'a si vite relégué au rang des vieilles lunes de fâcheuse mémoire et défavorables aux moissons. La France nouvelle aspire à la logique. L'illogisme d'un Clemenceau la scandalise et la rebute.

On se dit que le défenseur acharné du gouvernement et du commandement a été lui-même au gouvernement pendant trois années, en 1907, 1908 et 1909. On se répète — chiffres officiels — que les dépenses extraordinaires, celles de la guerre tombèrent chez nous, de 137 millions en 1906, à 32 en 1907, à 60 millions en 1908 et 66 millions en 1909. Pendant ce temps, l'Allemagne dépensait, pour son armée, 193 millions en 1907, 244 millions en 1908 et 215 millions en 1909. Durant les trois années du ministère Clemenceau, l'Allemagne employa 431 millions de plus que nous à l'accroissement de son matériel d'artillerie. Ces chiffres sont indéniables et le principal intéressé lui-même n'a jamais essayé de les discuter. Il en résulte que M. Georges Clemenceau, si prompt aujourd'hui à meller en accusation le ministère, ou bien ne prévoyait pas la possibilité d'une guerre avec l'Allemagne, ce qui ne fait pas honneur à sa perspicacité, car l'alerte de Tanger était de 1905, ou, s'il la prévoyait, faisait exactement le contraire de ce qu'il fallait pour s'y préparer.

Rempli de pareils trous, M. Georges Clemenceau connaît-il au moins les hommes ? On

peut en douter. Il enlève pendant de longues années, comme ami intime le critique danois Georg Brandes, sur la germanophilie duquel *Excelsior* donnait l'autre jour de savoureux détails. Tous ceux qui ont fréquenté, même passagèrement, ce cuisinier redoutable, tous ceux qui ont mis le nez dans son folras sur les principaux courants de la littérature européenne au dix-neuvième siècle, ont pu discerner en lui un zélote du pédantisme allemand, un disciple de leurs lourds rationalismes. Brandes a toujours considéré de haut et de travers les écrivains français. Il a porté sur les plus notoires d'entre eux des jugements bouffons, d'une outrecuidance toute germanique. Aujourd'hui, M. Clemenceau a lâché ce défenseur de la barbarie allemande, mais il n'en avait pas été moins aveugle sur son compte de 1900 à 1914. Pourquoi cela ? Parce qu'en 1898 et 1899, Brandes avait été, pour employer le langage de M. Clemenceau, du même côté de la barricade que lui. Toujours le manque de bon sens.

Si jamais M. Clemenceau se retourne, ce qui peut arriver, même devant un miroir, il apercevra derrière lui pas mal de ruines, mais pas une construction. Grand châtiment de ceux qui ont choisi le sarcasme à perpétuité et donné leur âme au négatif.

Givique.

Ce que l'on dit

En attendant...

Ce que les étrangers attendent de la France, ce qu'ils attendaient d'elle depuis bien longtemps, même avant cette guerre, même quand elle était encore humiliée et meurtrie et qu'elle ne croyait plus guère à sa mission et à ses destins, je le trouve dans un beau récit de Neel Doff.

Neel Doff est une Hollandaise qui écrit directement le plus clair, le plus éloquent, le plus savoureux français. Et voici ce qu'elle conte :

Il était une fois une petite fille misérable, en haillons, d'une des familles les plus pauvres et les plus haillonneuses d'Amsterdam. Aux siens, comme à elle-même, la vie n'apparaissait que comme un long esclavage, l'esclavage de la misère, l'esclavage d'une commission fatale de de dures lois qui lui semblaient naturelles, éternelles, impossibles à briser et qui faisaient qu'il n'y eût rien dans le monde que l'obéissance aux lois.

Un jour elle entendit dans la rue une petite fille riche qui refusait d'obéir au ordre de sa gouvernante. Dans une langue étrangère, dans une langue dont elle entendait le son pour la première fois, la petite pauvre comprit que la révolte prononçait : « Non ! Non ! »

Et, durant tout le reste de son existence, toutes les fois que la malheureuse se refusait à accepter son malheur injustifié, toutes les fois qu'elle prenait la résolution de lutter contre une tyrannie qui lui paraissait sans raison, cruelle, et décidément trop lourde, comme un appel au droit à la liberté et au bonheur qui appartient à tout être humain, elle répétait toujours : « Non ! Non ! »

Cette invocation à l'invincible liberté lui était venue des deux seuls mots français qu'elle eût jamais entendus, dont elle n'avait compris le sens que par la fierté avec lesquels ils avaient été prononcés.

Elle vult aussi ce que le monde avait continué d'attendre, continué d'espérer de notre race : qu'elle dise « non ! » à la tyrannie, qu'elle dise « non ! » à la force, qu'elle dise « non ! » à une dureté qui paraissait irrésistible, appuyée sur les armes, sur le nombre, sur l'insolente conviction que les armes, la force, le nombre suffisaient pour qu'on pût dicter sa volonté. Et si nous n'avions pas « tenu » il n'y aurait plus eu un peuple au monde pour dire « non ! » à l'injustice.

Pierre Mille.

C'était dans un hôpital nouvellement créé. L'organisatrice, la duchesse douairière de X..., avait fait savoir dans le fanbourg qu'il lui manquait des infirmières. Mais il les lui fallait parfaites, nées authentiquement de blasons, et qui s'engageraient d'honneur pour la durée de la guerre.

Comme les dévouements ne manquaient pas, l'hôpital eut bientôt le nombre désiré d'infirmières.

Mais, au bout de quelques jours, celles-ci adressèrent une supplique respectueuse à la duchesse : on avait exigé d'elles des titres, et des titres de noblesse, cela pour leur faire exécuter les plus grossiers tra-

vaux ! Entre autres choses, ces dames jugeaient le balai indigne d'elles.

Alors, le lendemain matin, on vit, par toutes les salles, la duchesse douairière, le balai en mains, donner elle-même ce qu'elle espérait un exemple. Mais, comme le firent remarquer ces dames, on n'est plus au commencement de la guerre, et c'était là de l'abnégation inutile : la moindre bonne ferait cela mieux que toutes ces marquises. Les marquises complotèrent, et le lendemain tentent bon. Aucune ne profita de l'exemple.

Alors la duchesse, ne voulant pas être battue, recommença son petit tour de balai. Et voilà quinze jours que cela dure. La duchesse a juré de balayer jusqu'à la fin de la guerre, et ces dames de ne pas toucher à l'ustensile cher à M. Pipelet.

C'est égal, après la paix, la duchesse douairière de X... aura bien mérité de mettre un balai dans ses armes...

Il est bien fâcheux que l'on ne puisse dire — pour cause de censure — à quelle nation il est fait allusion ici ; mais qu'on se contente de savoir que c'est une nation neutre et non des moindres.

Or, depuis quelque temps, à côté de nos aviateurs du front, existe — sur certain point dont il convient aussi de faire le nom — une importante escadrille, composée de pilotes appartenant tous, par leur naissance, à cette mystérieuse nation-là. Certains ont déjà été décorés de la Légion d'honneur pour prouesses brillantes. Un autre vient de recevoir la médaille militaire. D'autres enfin, mais taisons-nous, les oreilles ennemies nous écoutent.

Nous avons, en France, beaucoup d'héroïnes de l'arrière : ce sont ces femmes qui, infatigablement, de jour comme de nuit, s'emploient aux rudes, et souvent très rudes travaux des fabriques de munitions. Mais, parmi ces braves, combien sont particulièrement admirables ces quatre cents jeunes personnes qui — quelque part, en province — manipulent ce facétieux produit chimique qui s'appelle l'acide picrique. Qui l'approche quelques jours s'aperçoit bientôt d'un fait infiniment fâcheux. Il devient jaune à la manière des citrons. Ce menu détail n'a point fait reculer les ouvrières dont il s'agit. Les plus jolies filles du pays ont tenu à honneur de réclamer cette collaboration à la guerre, et de s'employer à ces travaux qui les laisseront « safran » pendant plus de six mois après la fin des hostilités.

Bien mieux, elles sont fières d'être devenues, du coup, des meurs de leurs sœurs alliées les Japonaises, et leur coquetterie est de s'appeler « l'équipe des Canaris ».

En ce moment où un grand mouvement anime la frontière franco-espagnole, à Hendaye, notre police redouble de surveillance, et sans pousser ses investigations à la manière boche, elle examine scrupuleusement arrivants et partants.

Mais cela, c'est la frime : les renseignements sont pris à bien meilleure source. Un chef de police international, Boris-Nadel, et dont les mémoires pourraient servir à l'histoire des nations autant que ceux de M. de Talleyrand, a eu l'idée de faire photographier tous les personnages qui, à Saint-Sébastien (grand centre d'espionnage allemand, où sévit non pas M. de Winterfeldt, mais un nommé Grüber), sont entrés à l'ambassade d'Allemagne ou dans une des maisons dudit Grüber.

Et cela a donné des résultats surprenants.

— Vous vous dites francophile, monsieur. Vous n'avez aucune relation avec nos ennemis ?

— Oh ! certainement non...

— Pourtant, cette photographie ?

Alors, feuille détaillée. Et l'on trouve, entre les remèdes des sauteurs, ou simplement dans le portefeuille une mince pellicule sur quoi il y a gros.

Et l'on expédie le monsieur dans un camp de concentration.

Les gens du pays appellent le bureau de police de Hendaye « le filtre à microbes ».

Les morts vont vite, en Amérique, et les vivants aussi. On en peut juger par cette intéressante annonce que publiait, il y a quelques jours, notre confrère d'outre-Océan, le *Sun* :

« J'ai l'honneur de faire part à mes amis et connaissances que la mort m'a enlevé ma chère épouse au moment précis où elle me donnait un fils, pour lequel je cherche une bonne nourrice, en attendant que je retrouve une nouvelle compagne, jeune, forte et possédant 20.000 dollars, pour m'aider à diriger mon très renommé commerce de lingerie, que je vais liquider par une vente à tout prix, avant de le transférer dans la maison que je viens de faire construire au numéro 174 de la 12^e avenue et où il me reste à louer de magnifiques appartements. »

Le Veilleur.

LES ANGLAIS ENLÈVENT la deuxième position ennemie sur plus de six kilomètres

C'est dans la nuit du 10 au 11 juillet que les Anglais sont parvenus, après huit jours de combats violents, à s'établir dans le village de Contalmaison, situé en arrière de La Boisselle, entre la première et la deuxième position de l'ennemi. Les journaux allemands du 13 ont annoncé ce grave échec, ce qui indique que l'état-major avait dès lors perdu tout espoir de le réparer.

Comme en même temps nos alliés s'emparaient, à l'est de Montauban, des bois de Bernafay et des Trônes, et les gardaient malgré de furieuses contre-attaques, toute la première position de l'ennemi se trouvait désormais en leur pouvoir, avec ses points d'appui, sur une longueur de treize kilomètres, leur nouvelle ligne se raccordant à la nôtre au nord du village d'Hardecourt, dont nous nous étions emparés le 8 juillet.

Après trois jours de préparation, l'assaut a été donné à la deuxième position allemande hier matin. Cette position comprenait deux lignes de tranchées, protégées par un double ré-



seau de fils de fer barbelés, et englobait, depuis la route d'Albert à Baupaulme jusqu'au nord du bois des Trônes, les villages de Bazentin-le-Petit, Bazentin-le-Grand et de Longueval, tous trois fortement organisés et flanqués de bois qui abritaient eux-mêmes plusieurs ouvrages défensifs. Tout cet ensemble a été enlevé sur une longueur de 6.400 mètres la progression comme on voit, est exactement du même ordre que celle qui nous a menés victorieusement de la première position allemande à la seconde, puis de celle-ci à la troisième.

Ainsi, sur les deux fronts de l'attaque franco-britannique, la même méthode et une égale bravoure obtiennent de pareils résultats. De plus, l'alternance régulière des périodes de préparation et d'action forme une continuité qui ne laisse pas à l'ennemi un seul instant de répit. Cette fois la guerre d'usure, dont les Allemands ont tant parlé, est bien commencée, et ce sont eux qui en font les frais.

Jean Villars.

Le communiqué britannique

Ce matin, au petit jour, nous avons attaqué la deuxième ligne de tranchées allemandes. Nos troupes ont pénétré dans les positions ennemies sur un front de 6.400 mètres et se sont emparées de plusieurs localités fortement organisées. La bataille continue avec acharnement.

Nouveaux échecs turcs au Caucase

PÉTROGRAD, 13 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

Après des combats corps à corps, les Turcs ont été rejetés par nous des hauteurs à l'est de Baïbour et opèrent leur retraite.

L'offensive de nos troupes à l'ouest de Mamulakoum se poursuit avec succès. Après un combat de nuit acharné, nous avons occupé une série de hauteurs.

Au sud de Mamulakoum, les Turcs ont tenté de reprendre l'offensive, mais ils ont été repoussés.

Après avoir repoussé l'ennemi, nos troupes ont occupé les hauteurs de Djabah et d'Almolu.

QUATORZE JUILLET DE GUERRE

Les armées alliées participent à notre fête nationale

LES VÉTÉRANS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER À LA STATUE DE STRABOURG



Le défilé de la grandeur et de la force

Par cette matinée pluvieuse, aux tons de grisaille, au ciel sévère, l'inoubliable cérémonie du 14 juillet 1916 s'est déroulée au milieu d'un enthousiasme recueilli, de ce je ne sais quoi fait de mesure, de belle humeur, de sérieux et de tact, dont Paris a le secret, Paris tout chargé de vibrations héroïques et qui, par ces jours exceptionnels, semble respirer l'histoire même de notre patrie.

Sous la voûte de fer un peu nue du Grand Palais, ou tant d'élégances se pressèrent jadis pour les select concours hippiques et les réunions d'art, dans ce cadre devenu austère, la voix du chef de l'Etat a rendu l'hommage éclatant que la France doit à ses enfants morts : les chants graves comme dans une église, se répétaient jusque dans les salles peuplées de nos blessés ; des officiers de toutes nations, des délégations, des invités de toutes sortes, admirateurs la foule vêtue de noir de ceux-là qui ont à pleurer un des leurs, sauveurs de la patrie.

Comme c'était simple et grand, ce défilé de cinq cents Français venus chercher un rouleau de papier : ce diplôme qui est le remerciement de la nation ; comme c'était simple et grand, cette poignée de main muette du premier magistrat du pays, et ce baiser donné aux jeunes fils des morts ! Nous vîmes une jeune femme voilée de deuil, et qui portait un bébé tout en blanc, ce qui est le deuil des enfants. La jeune femme pleurait, l'enfant riait aux éclats : des pleurs et de la joie ; c'est là tout le symbole de la gloire.

Mais nous devions assister bientôt à un défilé de tout autre ordre. On peut dire que toutes les races du monde, en alignements impeccables, ont martelé d'un pas solide et rythmé le pavé de notre capitale. Ce fut quelque chose comme un magnifique rendez-vous militaire de toutes les puissances alliées au pied du dôme majestueux et sacré des Invalides. Qui dira, comme il convient, les vagues successives d'hommes de toutes couleurs qui passèrent entre les palais, descendirent les Champs-Élysées, parcoururent les boulevards, aux yeux de deux millions de spectateurs au cœur battant ? Il semblait que l'on assistât à la répétition générale du défilé final, celui qui aura lieu un jour, mais dont l'itinéraire sera quelque peu changé : il partira de la Porte Maillot et passera sous l'Arc de Triomphe.

Quand la foule vit s'avancer la musique des Grenadiers belges, il parut soudain qu'une noble figure surgissait à ses yeux : celle du prince dont la parole est sacrée et qui sait avec cent mille hommes en arrêter deux millions. Les échos du canon de Liège roulaient encore dans les oreilles françaises et une immense acclamation s'éleva : les élèves-officiers du roi Albert passaient devant nous.

Puis une mélodie lente se fit entendre. La musique des Ecossais jouait un de ses airs qu'il fait bon d'écouter à Londres, quand à midi, les Grenadiers-Guards viennent au palais de Buckingham relever les Gordon-Highlanders. Voici les grenadiers qui étaient si magnifiques, avant la guerre, sous leurs bonnets à poils, avec leur tuni que écarlate, maintenant de couleur kaki, et qui marchent l'œil fixe, droit vers le but. C'est aux hommes de ce régiment des Grenadiers-Guards que Wellington a dit un jour : « Garçons ! vous ne pouvez pas songer à reculer ! Pensez à la vieille Angleterre ».

Voici le détachement des Ecossais, et celui d'un régiment, qui, par privilège spécial, a le droit de



UNE GIRLSCOUT DÉCORE UN BELGE

Pendant que la foule se pressait sur le passage des troupes alliées, les quêtresses de la « Journée de Paris » ont fait une magnifique recette.

ne pas tenir le fusil sur l'épaule, en défilant ; les hommes tiennent l'arme horizontalement, le bras pendant. Les Australiens, coiffés du chapeau mou, sont les types les plus parfaits de soldats que l'on puisse imaginer : nos frères canadiens, d'allure si martiale et si franche, ont arraché les braves de la foule. Il y a de ces airs de famille qui ne trompent personne.

Un chant grave, une marche lente, des teles tournées du côté de la tribune, un cri rauque pour saluer le chef de l'Etat, des colosses bronzés, un roulement de pas impeccable, un drapeau bleu à tête de Christ porté par un géant : c'est le bataillon du 2^e régiment spécial russe qui s'avance. Ces hommes basanés sont de la même couleur que la terre de leur pays. Ils ont été recrutés dans le district militaire de Kazan et viennent des rives du Volga. Il y a chez le soldat russe quelque chose d'indéfinissable : c'est un enfant, c'est un poète, c'est un résigné et c'est un lion. Il faut l'entendre chanter ces extraordinaires mélodies, durant des heures, sans donner la moindre trace de fatigue. Il chante... toujours, et son chant est interminable, comme les perspectives de la steppe où il est né. Je l'ai vu, tête nue, immobile pendant toute une après-midi, agenouillé devant la Vierge de Smolensk, lors des fêtes de 1912, données sur le champ de bataille de la Moskova. Il est chevaleresque et dévoué. Quand on le voit, on songe malgré soi aux évocations que Tolstoï nous a données de lui, dans *Guerre et Paix*. Il salue ses chefs en leur criant un bonjour énergique, et Tolstoï rapporte qu'à Sébastopol, quand l'amiral Kornilov passait les troupes en revue, il avait remplacé le bonjour habituel par cette noble et farouche formule : « Il faut mourir, mes enfants ! Mourrez-vous ? » Alors les hommes criaient : « Nous mourrons ! Votre Excellence. Hourra ! »

Le général Lowitzki, présentant ce splendide bataillon, quand il dit bonjour à sa troupe semble lancer un cri de victoire.

C'est notre armée qui, selon les règles de la politesse, a défilé la dernière.

Le 1^{er} chasseurs à pied, qui a été cité trois fois à l'ordre de l'armée, et dont les flammes de clairons sont vraiment admirables, a déchaîné un enthousiasme mérité. Quelle allure ! Quels hommes ! Quels chefs !

Et ce 410^e de ligne, compact comme une forteresse, splendide d'allure, et ce 42^e colonial (régiment de Marseille), au drapeau décoré, lavé par les pluies de deux années, aux ors disparus, aux franges arrachées, cravaté de la croix de guerre : un drapeau à faire pleurer quiconque a le cœur bien placé ! Les tirailleurs précédés de leur musique, la Noubia, qui nous parle des langueurs du bled, des étendues infinies, des oasis lendres et vertes ; les Tonkinois, au kaki tout neuf, au pas délibéré ; une splendide batterie d'artillerie ferme la marche du plus imposant cortège guerrier qu'on ait pu voir.

Nous avons emboîté le pas, Marcel Allain et moi, pauvres poussières perdues dans des remous innombrables, le long des compagnies et sections... songeant à part nous-mêmes qu'un peuple est quelque chose d'incomparable et d'immortel, qui sait unir autour de lui un tel faisceau de force et de grandeur.

Cette foule, comme jamais il n'y en eut pour aucun cortège, et qui était venue acclamer ses défenseurs, faisait montre d'un tel calme, d'une telle sûreté, d'une telle confiance en l'avenir...

Ce fut une belle heure dans notre vie, celle où nous avons vu l'âme de notre patrie, ce lien entre tous ceux qui la composent, cette invincible solidité contre laquelle viendra se briser pour y mourir l'ennemi qui s'est risqué à la plus folle des entreprises.

Jean Variot.

LA REVUE

Depuis six heures du matin, fine et tenace, la pluie ne cesse de tomber. L'Esplanade des Invalides, à sept heures, offre l'aspect d'un marécage... Paris devra-t-il donc — en raison de la persistante averse — renoncer à acclamer les troupes ? C'est une assiette qui nous abandonne vite : déjà la foule arrive, recueillie, grave, émue, mêlant, à ses pensées de fête, le souvenir glorieux des disparus...

Il n'y a pas de pluie qui tienne. Paris s'éveille. Paris se hâte. Paris arrive. Paris est là...

Les troupes s'approchent à peine du lieu du rendez-vous que la foule est déjà dense. Que sera-t-elle tout à l'heure ?

Pourtant, docile, elle obéit au service d'ordre, se range, disciplinée.

Voici les Russes...

Grands, bien découplés, vêtus de kaki, ils portent la casquette plate et la demi-botte. On les acclame encore quand arrivent les contingents britanniques. Il y a à la tête des détachements anglais, néo-zélandais, canadiens. Il y a, même, des Écosseais que l'on plaint un peu en raison de leurs jambes nues...

Viennent ensuite les Belges. Impeccables sont les cavaliers, merveilleux d'adresse les cyclistes,

Et l'on admire le rassemblement des mitrailleuses quand un mouvement de foule, une gigantesque ovation détourne l'attention : voici les troupes françaises.

Elles avancent, musique en tête, d'un pas allègre qui suffirait à déchaîner l'enthousiasme de la foule. C'est le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, troupe d'élite dont on applaudit la fourragère gagnée par deux citations à l'ordre de l'armée ; c'est un bataillon de tirailleurs algériens dont le tambour-major exécute de superbes moulins ; ce sont les 230^e et 237^e régiments d'infanterie territoriale ; les tirailleurs annamites, très crânes ; les fusiliers marins, que des minidettes ont fleuris ; des détachements d'artillerie, de gardes républicaines, de cuirassiers...

Il est alors 8 h. 30. Au petit galop de chasse un cortège s'avance : le général Dubail, gouverneur



AU MONUMENT DE STRASBOURG

La couronne de la Ligue des patriotes entourée de petites Alsaciennes et Lorraines

militaire de Paris, en tenue de campagne, la poitrine barrée de décorations, vient, en compagnie du général Galopin, commandant la place de Paris, également en tenue de campagne, inspecter les dispositions prises.

Il est temps. Voici que les clairons sonnent aux champs...

Le président de la République passe la revue

Il est 8 h. 50. Tandis que les musiques attachent la *Marseillaise*, des automobiles débouchent du pont de l'Alma et viennent se ranger à la sortie du pont Alexandre III. Ce sont les voitures présidentielles.

M. Poincaré est en habit, avec le grand cordon de la Légion d'honneur. Il est accompagné par le général Roques, ministre de la Guerre ; le général Duparge, secrétaire général militaire de la présidence et les officiers de sa maison militaire. Il est salué à sa descente de voiture par les généraux Dubail, Galopin, ainsi que par les attachés militaires des puissances alliées.

Le président, nu-tête, accompagné du ministre de la Guerre, des officiers alliés, passe d'abord devant le front des troupes belges. Les clairons et les tambours sonnent et battent aux champs : la musique du régiment des grenadiers joue la *Marseillaise*. Le président salue le drapeau belge qui s'incline sur son passage.

M. Poincaré passe ensuite en revue les détachements britanniques, les troupes russes, qui poussent en son honneur les trois hurrahs réglementaires, les troupes françaises qui rendent les honneurs.

Il traverse alors le pont Alexandre III et — sous la pluie qui redouble — gagne le Grand Palais.

La remise des diplômes

Un changement au programme vient en effet d'être décidé. Il serait cruel de procéder à la remise des diplômes, souvenirs sacrés, sous cette impitoyable bourrasque. Rapidement, de nouvelles mesures ont été prises. C'est à l'intérieur du hall immense que la cérémonie aura lieu...

M. Poincaré pénètre à l'intérieur du monument, où ont été déjà conduits les parents des disparus. Là, dans un silence impressionnant, le Président de la République prend la parole et, d'une voix tremblante d'émotion, salue la phalange de ceux qui pleurent. Il dit la grandeur de leur sacrifice, il dit la grandeur de la cause qu'ils défendaient :

Au moment où, frappés d'une balle ou d'un obus, ils ont vu approcher la mort, — la mort éternelle et glorieuse qui accompagne les drapeaux au combat. — Ils ont eu, dans une minute d'émotion suprême, un tendre souvenir pour ceux et celles qu'ils aimaient ; ils ont eu aussi, d'en douter pas, une fidèle pensée pour la France, à laquelle ils donnaient leur vie et qu'ils ont entrevue maîtrisant les armées allemandes, se relevant de ses blessures et se consacrant de nouveau, dans une paix féconde, aux travaux dont l'a détournée l'agression de l'ennemi.

Avant même que se fussent complètement réalisés leurs espoirs, ils ont pu, en mourant, se dire que jamais cette France n'avait brillé, parmi les nations, d'un éclat plus pur, que jamais elle n'avait mieux mérité l'admiration du genre humain, et que, ôlle de tant de siècles, héritière d'une si haute renommée, elle avait encore trouvé dans l'héroïsme de ses soldats un surcroît de grandeur et de beauté.

Puis c'est la minute poignante entre toutes...

La musique de la garde accompagne les chœurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, les *Beautés* de César Franck déroulent leurs tristes accents, le ténor Florian, de la Monnaie de Bruxelles, chante et répète un triste lamento...

Et l'appel commença...

Sous les regards des blessés, des infirmiers groupés au 1^{er} étage de l'immense nef, les veuves, les pères, les mères, les frères, les enfants des héros approchent. Un officier clame leurs noms. Un lieutenant répond : « Mort au champ d'honneur ! » Et ils vont vers M. Poincaré qui leur remet le diplôme qui glorifie leurs devoirs.

Et puis ils passent, dans la simplicité de leur douleur...

La triste et grandiose cérémonie de la remise des diplômes achevée, le président de la République et les invités officiels gagnent la tribune installée devant le Petit Palais, tandis que les familles vont se placer sous le péristyle du Grand Palais. Le défilé va commencer.

Le général Dubail se poste face à la tribune officielle, les musiques retentissent au loin. La foule — la cohue innombrable — applaudit.

Les troupes défilent.

Du Grand Palais à la place de la République

Et c'est alors le commencement d'une inoubliable apothéose...

Le soleil soudain s'est levé. Il éclaire les troupes bronzées et fardées de bataille. Il dore les uniformes glorieusement salis de la boue des tranchées, il santille aux accrocs des casques déchirés par la mitraille, aux armes, aux équipements bosselés.

Et les bataillons, les compagnies, les pelotons se succèdent. Ils défilent devant la tribune officielle et puis tournent au carrefour des Champs-Élysées, disparaissant dans les vagues profondes d'une foule en délire, d'une foule massée sur vingt mètres de profondeur, d'une foule qui a fait des barrières pour mieux voir, qui escalade les arbres, qui se suspend aux grilles des monuments ; d'une foule vibrante et enthousiaste...

Ah ! le grand cœur enlèvement du Paris de guerre, comme on a pu le voir battre pendant ce long défilé, pendant cette « répétition » du grand retour glorieux de demain...

Il faudrait vingt colonnes d'*Excelsior* pour dépeindre cette marche triomphale de ces héros « descendus » hier des tranchées, prêts déjà à y retourner, et couverts de fleurs par tout ce peuple qui sait qu'ils sont ses défenseurs !

Il faudrait vingt autres colonnes encore de ce journal pour citer tous les faits touchants dont nous sommes témoins, nous faire l'écho de toutes les paroles émouvantes que nous surprenons...

Ici des minidettes débordent le service d'ordre et fleurissent les fusils... là, une vieille, une très vieille maman verse, à qui en veut, des rasades de bière...

Et ce mot — entendu — d'une jeune femme à un garçonnnet :

— Tiens ! regarde-les bien ! Tous !... Tous !... Tu entends ? Ils sont tous les plus braves !...

Marcel Allain.

Les félicitations du président de la République à l'armée

Le président de la République a adressé la lettre suivante au ministre de la Guerre :

Paris, 14 juillet.

Mon cher ministre,

Les troupes françaises et alliées qui sont venues, entre deux combats, participer à la célébration de notre fête nationale, ont reçu de la population parisienne un accueil digne de leur vaillance et de leur splendide allure.

Aux braves bataillons français qui ont défilé devant nous au milieu de leurs frères d'armes, je vous prie de vouloir bien transmettre, en même temps que l'hommage de mon émotion patriotique, l'expression de la confiance et de l'admiration nationales.

Croyez, mon cher ministre, à mes sentiments dévoués.

RAYMOND POINCARÉ.

Le ministre de la Guerre a transmis en ces termes cette lettre au gouverneur militaire de Paris, commandant en chef des armées de Paris :

J'ai l'honneur de vous transmettre la lettre ci-jointe que le président de la République a bien voulu m'adresser à l'issue de la revue de ce matin.

Je vous prie de porter par la voie de l'ordre, à la connaissance des troupes venues des armées et des troupes du gouvernement militaire de Paris, qui ont rivalisé d'enthousiasme et de correction avec les bataillons alliés, ce haut témoignage de satisfaction du chef de l'Etat, en y joignant mes chaleureuses félicitations personnelles.

Roques, ministre de la Guerre.

Le palais du roi de Grèce et la forêt de Tatoï sont détruits par le feu

ATHÈNES, 14 juillet. — Un grave incendie a éclaté à Tatoï, où se trouve le palais royal.

C'est hier matin, à 8 heures, que s'est allumé le premier foyer ; le feu détruisait entièrement la forêt de Tatoï, gagna la résidence royale d'été et causa des dégâts déjà évalués à plus de quarante millions.

La forêt de Tatoï est la plus grande forêt de Grèce. Ce vaste domaine appartient au roi qui entretenait la chasse magnifique en dépendant ; il est situé à vingt-six kilomètres d'Athènes. Ce n'est plus à l'heure actuelle qu'un immense brasier.

Sur la route qui nous mène à Tatoï notre auto croise des troupes qui reviennent de l'incendie, et l'officier à qui nous demandons si le sinistre s'étend encore, nous répond : « Nous quittons ce brasier car il est impossible de lutter contre le fléau. Tous les efforts que nous avons faits cet après-midi pour circonscrire le sinistre sont restés inutiles. »

Nous essayons de poursuivre notre route et d'approcher du brasier central, mais bientôt il nous faut battre en retraite car le feu gagne avec une vitesse vertigineuse et menace de nous couper le chemin. Comme nous revenons en arrière, nous rencontrons à Varipopi le ministre de l'Intérieur, le ministre de la guerre, le préfet de police qui essaient d'organiser les secours, mais on a l'impression que tout est inutile ; quoi que l'on tente pour faire la part du feu, il franchit tous barrages et s'avance toujours menaçant.

Le pavillon de la reine Olga où se trouvaient enfermés des trésors magnifiques a été complètement détruit. Les pertes sont estimées à sept millions. Le palais du roi est incendié et toutes les dépendances brûlées.

Il semble que l'incendie ait surpris tout le monde par sa soudaineté. Quand il éclata au matin, la famille royale y attacha si peu d'importance que le déjeuner continua tranquillement au palais. Mais à 2 heures, quand, poussé par le vent, l'incendie se manifesta avec une foudroyante vitesse, le roi donna immédiatement l'ordre d'abattre tous les arbres autour du tombeau où repose le roi Georges et de déménager, au plus vite, tout ce qui pouvait être emporté ; mais il semble que bien peu de choses aient pu être sauvées. La caserne, qui s'élevait auprès du palais royal, est complètement brûlée, brûlé aussi le palais du prince héritier. On dit que le roi, contemplant le désastre et la ruine du domaine qu'il affectionnait tout particulièrement, ne put retenir ses larmes.

Dans l'après-midi, Sa Majesté voulut elle-même se rendre sur les lieux du sinistre pour encourager les sauveteurs. A un certain moment, l'automobile royale fut entourée par les flammes, mais le roi put s'échapper à pied et gagner une autre automobile.

Toutes les troupes d'Athènes et de Chalkis sont sur les lieux du sinistre. Les causes de la catastrophe restent inconnues ; on dit cependant qu'un chemin de fer venant de Volo aurait imprudemment jeté sa cigarette sur un tas d'herbes sèches, où, sous la forte chaleur que nous supportons, se serait allumé l'incendie. Ce chemin de fer a été arrêté.

ATHÈNES, 14 juillet. — On confirme que l'incendie qui a détruit la propriété royale a fait de nombreuses victimes et compris plusieurs officiers.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 14 Juillet (712^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord de l'Aisne, dans la région au sud de la Ville-au-Bois et sur le plateau de Vauclerc, deux tentatives d'attaques allemandes ont été aussitôt arrêtées par nos feux de mitrailleuses.

Sur la rive droite de la Meuse, la lutte d'artillerie se maintient très active dans le secteur de Souville. Quelques engagements de patrouilles dans le bois du Chenois.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — Journée relativement calme sur l'ensemble du front.

Un avion français bombarde Mulheim

En représailles du bombardement effectué par l'ennemi sur la ville ouverte de Lunéville, dans la nuit du 24 ou 25 juin, un de nos avions, volant à l'altitude de cinq cents mètres, a lancé, la nuit dernière, plusieurs obus de gros calibre sur la ville de Mulheim (rive droite du Rhin).

LES ANGLAIS OCCUPENT les deuxième positions ennemies de Bazentin-le-Petit à Longueval et la totalité du bois des Trônes.

(Communiqué britannique)

VINGT HEURES TRENTE. — Les résultats de l'action entreprise ce matin au point du jour sont maintenant plus complètement connus. Après avoir forcé l'ennemi à se retirer pas à pas sur sa deuxième ligne de défense, nous avons bombardé ses puissantes positions du 14 au 13 juillet. Nous avons également pris toutes les mesures destinées à faciliter notre progression. Ce matin, à la suite d'un violent bombardement, nous avons déclenché l'attaque à 3 h. 25 ; nous avons obligé l'ennemi à évacuer ses tranchées sur toute l'étendue du front de combat et fait de nombreux prisonniers.

La lutte s'est poursuivie avec violence toute la journée. Elle nous a permis d'augmenter constamment nos gains. Nous occupons en ce moment les deuxième positions ennemies depuis Bazentin-le-Petit inclus jusqu'à Longueval inclus, et le bois des Trônes en entier.

Au bois des Trônes, nous avons délivré un détachement du Royal-West Kent regiment, qui était resté isolé à la suite du récent combat. Cerné par l'ennemi, cette petite troupe résistait vaillamment depuis quarante-huit heures dans la partie nord du bois.

Deux violentes contre-attaques lancées sur nos nouvelles positions ont été complètement brisées par notre feu. Un peu plus tard, les Allemands ont lancé une troisième contre-attaque extrêmement puissante qui leur a permis de reprendre pied dans Bazentin-le-Petit, mais notre infanterie les a immédiatement chassés de ce village, qui est de nouveau tout entier entre nos mains.

Les forces en présence sur le front oriental

D'après le *Berliner Tageblatt*, dont nous reproduisons les indications sans en garantir nullement l'exactitude, les armées russes qui viennent d'infliger à nos ennemis de si cruelles défaites seraient fortes en tout d'environ 160 divisions. Les groupes d'armées Kourpalkine et Everl, au nord du Pripiet, composés des douzième, cinquième, première, deuxième, dixième et quatrième armées, comprendraient quatre-vingt-quinze divisions ; le groupe Broussiloff, composé des troisième, huitième, onzième, septième et neuvième armées, compterait soixante-cinq divisions.

A la huitième armée allemande (général Below, douze divisions), s'oppose la douzième armée russe (général Gorbatovski, quatorze divisions), entre Riga et Friedrichstadt.

Au détachement Scholtz (huit divisions) et à la dixième armée allemande (général Eichhorn, dix-sept divisions), la cinquième armée russe (général Plehve, vingt-cinq divisions) et la première armée (général Litvinov, dix divisions), au nord et au sud de Dvinsk.

A la douzième armée allemande (général Fahek, sept divisions) et à la neuvième armée allemande (général Woyrsch, sept divisions), la deuxième armée russe (général Smirnov, vingt-trois divisions) la dixième armée (général Radkiewitch, treize divisions), et la quatrième armée (général Ragoza, dix divisions), jusqu'au nord du Pripiet.

A l'armée austro-allemande du Bug (général Linsingen, onze divisions), la troisième armée russe, qui vient d'enlever Tcharyloryks (général Loesch, neuf divisions), sur le cours inférieur du Styr et du Stokhod.

A la quatrième armée autrichienne (général archiduc Joseph-Ferdinand, sept divisions), la huitième armée russe (général Kaledine, dix-neuf divisions), devant Loutsk, où était naguère le quartier général de l'archiduc.

A la deuxième armée autrichienne (général Boehm-Ermolli, onze divisions), la onzième armée russe (général Sakharov, dix divisions), devant Kremenetz et Tarnopol.

A l'armée austro-allemande du sud (général Bothmer, dix divisions), la septième armée russe (général Tcherbatcher, onze divisions et demie), sur la basse Strypa et, depuis la récente victoire des Russes, sur la basse Koropielz.

A la huitième armée autrichienne (général Pflanzer, quinze divisions et demie), la neuvième armée russe (général Letchitzki, quinze divisions et demie), en Bukovine.

Aux effectifs allemands il faut ajouter au moins huit divisions venues en renfort depuis le début de l'offensive russe : quatre divisions allemandes ramenées du front occidental, une rappelée des Balkans, trois divisions autrichiennes retirées du front italien. Quant aux chiffres allégués pour les effectifs russes, ils paraissent avoir été notablement exagérés afin d'excuser les échecs subis. Même en les acceptant sans réduction, on voit que ni les Allemands ni les Autrichiens n'ont jamais eu devant eux des forces quatre ou cinq fois supérieures en nombre, comme ils l'allèguent en leurs journaux. En Bukovine, sur la basse Strypa, devant Kremenetz et Tarnopol, les forces étaient égales.

Seule la quatrième armée autrichienne était notablement inférieure en nombre à l'armée russe qui lui était opposée, mais nous savons que cette infériorité a été compensée dès les premiers jours par dix divisions retirées d'autres fronts ou d'autres parties du front russe.

Les Austro-Allemands n'ont pas été écrasés par le nombre ; mais ils n'ont pu tenir devant la violence du bombardement et le foudroyant élan des assauts. — J. V.

L'offensive russe se développe en Asie Mineure

A l'ouest d'Erzeroum, dans la région de Mahatoum, les Russes se sont encore emparés d'une ligne entière de positions fortifiées. De nombreuses colonnes turques sont en retraite vers l'ouest.

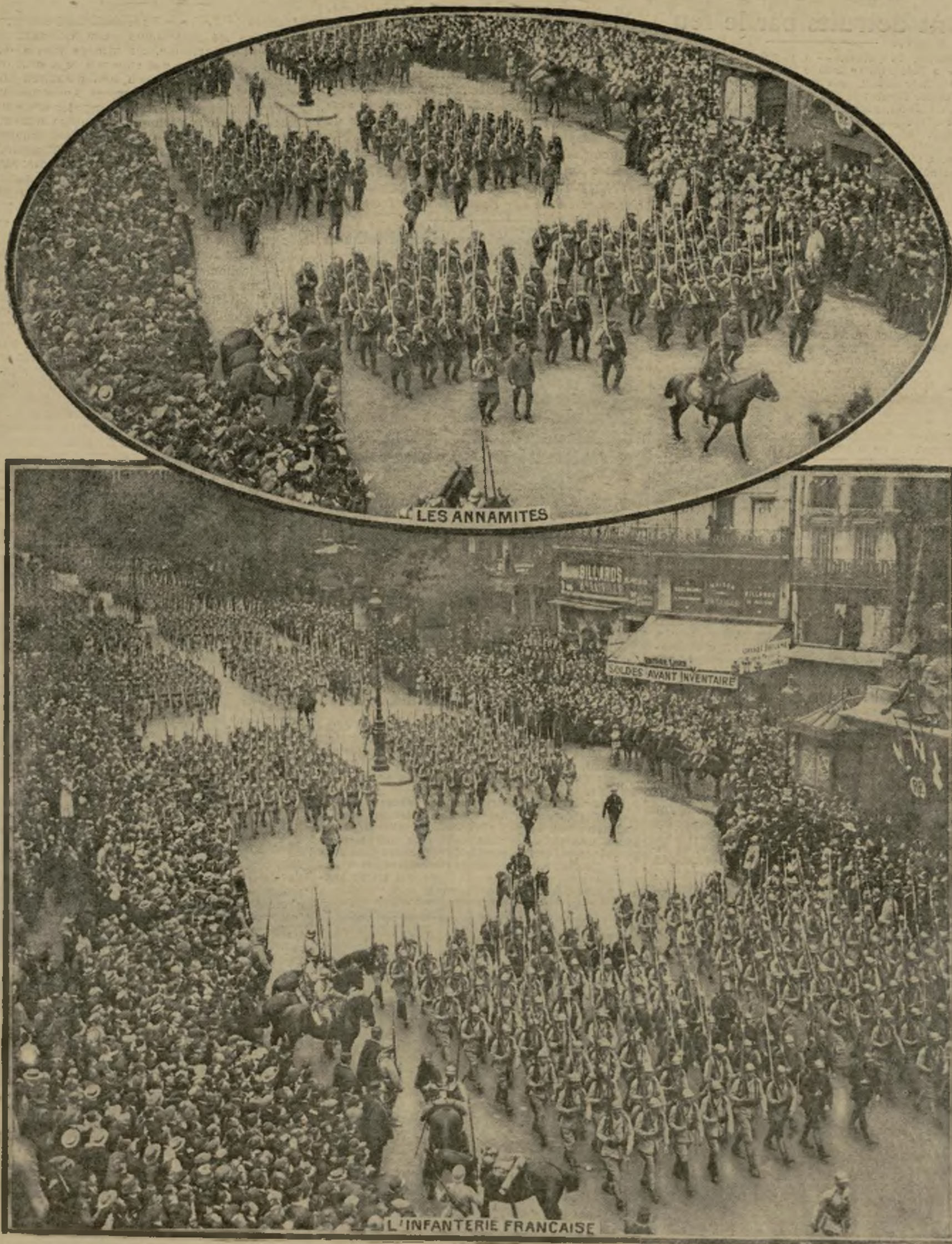
BÉNÉDICTINE

Grande Marque Française
TONIQUE — DIGESTIVE



Le Palais de Tatoï

Sur les boulevards. — Le défilé des troupes françaises



Lorsqu'eurent défilé sur les boulevards les effectifs alliés apparurent, marchant sur le rythme allègre de *Sambre et Meuse*, les soldats français: détachements de chasseurs à pied, d'infanterie et d'infanterie coloniale, de tirailleurs algériens, d'Annamites, de fusiliers marins, d'artilleurs et de cavaliers. Tous ces braves, dont beaucoup étaient, il y a quelques jours encore, devant l'ennemi, ont connu, après la tempête des obus, le souffle des acclamations du peuple qu'ils défendent.

DERNIÈRE HEURE

Les Allemands défendent désespérément la place de Kovel

MILAN, 14 juillet. — Le *Corriere Della Sera* écrit par l'organe de son correspondant à Pétersbourg :

« Les soldats allemands tentent la dernière défense de Kovel. Ils ont fait accourir de nouvelles réserves et ont concentré de nouveaux canons. Ils cherchent ainsi à opposer une dernière résistance sur le terrain qui peut être considéré par le communiqué officiel comme appartenant au fleuve Stokhod, mais, en réalité, le fleuve a été franchi en cinq endroits différents, et désormais, le bruit de la bataille, qui se rapproche, s'entend de la ville de Kovel.

« L'épilogue de la lutte ne saurait se faire attendre longtemps. La grande bataille de Kovel, une des plus grandes de toute la période de la guerre, a été voulue par le général Broussiloff et dirigée par lui avec le talent d'un grand stratège.

« Le général russe victorieux ne voulut pas laisser à l'ennemi, brisé et battu sur de nombreux points, le temps de se reprendre et de se reformer. Le succès fut mûri silencieusement durant quelques jours pendant lesquels le général recueillit toutes ses forces pour les déployer ensuite dans un effort considérable. A peine l'équilibre fut-il rompu en faveur des Russes que la défaite de l'adversaire se précipita, et aucun répit ne lui fut laissé. Le succès fut foudroyant. Ce n'est qu'à présent que l'ennemi, après avoir cédé dans une fuite désastreuse sur un espace de plus de soixante kilomètres, cherche à se remettre et à se redresser.

« Les Russes ont mis en déroute les Allemands là où ceux-ci attendaient pas l'offensive. Les soldats allemands avaient, en effet, préparé leur contre-offensive sur la route Kovel-Loutsk, et ils ont été assaillis le long de la voie ferrée Sarny-Kovel. Ce fut une savante manœuvre du général Broussiloff. Après la bataille livrée près de Kislitsin, les Allemands avaient fébrilement préparé leur contre-attaque, transportant, en huit jours, en Volhynie, presque toutes les réserves disponibles. Ils arrivèrent ainsi à avoir 20 divisions, c'est-à-dire environ 200.000 hommes et 8.000 cavaliers ainsi qu'un grand nombre de pièces d'artillerie lourde et légère. Le plan d'attaque fut conçu dans le conseil de guerre tenu à Kovel et auquel participèrent Linsingen, Mackensen et Hindenburg.

LA RÉVOLTE DE KIRBELA

LONDRES, 14 juillet. — On mande de Bombay au *Daily Telegraph* des détails sur le soulèvement de Kirbela, qui commença le 19 juin.

La bataille dura sept jours. Les troupes turques, au nombre de 500 hommes, eurent une centaine de tués et blessés. Le clergé musulman négocia la paix le soir, mais les Turcs firent venir secrètement 500 hommes de Bagdad pendant la nuit et bombardèrent la ville durant dix-huit heures avec deux canons. Ensuite, ils pénétrèrent dans la ville qu'ils livrèrent au pillage.

Une forte troupe arriva alors de Nejed pour secourir les habitants. Les Turcs furent assiégés pendant dix jours. Ils bombardèrent de nouveau la ville dirigeant leur feu sur les sanctuaires sacrés qui furent très endommagés. Une trentaine d'habitants et 200 Turcs furent tués. Ceux-ci, finalement, se retirèrent vers Musayib en subissant un combat d'arrière-garde.

Euver pachà arriva à Bagdad le 19 mai. L'uléma lui envoya de Kirbela un télégramme de vives protestations.

Les opérations en Mésopotamie

LONDRES, 13 juillet. — Officiel. — Sur le front de l'Euphrate, le 11 juillet, à deux heures du matin, des maraudeurs en bateau ont attaqué un de nos convois d'embarcations pendant la traversée du lac Hammar. L'escorte du convoi les a dispersés en leur infligeant des pertes.

Sur le front du Tigre, dans la nuit du 9 au 10, l'action des mitrailleuses turques a été active sur nos tranchées de Saunaiyat. Sur le même point, le 11 juillet, l'artillerie et les avions ennemis ont bombardé sans succès nos tranchées et n'ont causé aucun dégât.

Le 12 juillet, la température était de 117 degrés Fahrenheit.

L'ENTRAIDE DES ALLIÉS

UNE CONFÉRENCE des munitions à Londres

LONDRES, 14 juillet. — Au ministère de la Guerre, une conférence a eu lieu dans l'après-midi d'hier entre M. Lloyd George, M. Albert Thomas, le général Dall'Olio et M. Montagu.

M. Lloyd George a rendu compte des progrès effectués par le gouvernement britannique dans la production des munitions.

« Notre offensive continue, a-t-il déclaré, à l'est et à l'ouest, à enlever à l'ennemi l'initiative des opérations. J'estime qu'il ne la retrouvera plus. Nous sommes arrivés à un moment important. La victoire, maintenant, marche avec nous. L'effort accompli par tous les Alliés pour équiper et armer leurs armées est de première importance. En ce qui nous concerne, je trouve qu'il est juste de rappeler que notre flotte occupait jusqu'à ces derniers temps plus de la moitié des ouvriers de notre industrie métallurgique, la grande tâche qui consiste à réparer les navires et à en construire de nouveaux absorbant l'énergie de plus d'un million d'hommes. Au début de la guerre, notre armée était de quelques centaines de mille hommes, nos arsenaux et notre équipement étaient en préparation. Nous avons, par la suite, pu créer de toutes pièces des arsenaux pour fournir des munitions à l'armée en campagne; la plupart de nos nouveaux arsenaux sont déjà en fonctions. Chaque mois nous produisons plusieurs centaines de canons et d'obusiers du type léger, du type moyen et du type lourd; notre production en canons lourds s'est très rapidement accrue.

« En ce qui concerne les munitions, nous produisons à cette heure, en une seule semaine, deux fois plus de munitions pour canons légers et trois fois plus de munitions pour canons lourds que ce que nous avons consommé dans la grande offensive de septembre 1915. Nos usines et nos ateliers produisent actuellement à peu près un tiers de ce qu'ils pourront produire un jour, mais ils se développent très rapidement. En ce qui concerne la France, malgré l'énorme consommation de munitions faite devant Verdun par les Français, l'armée française a été capable de prendre l'offensive sur un autre point. C'est la meilleure preuve du succès des efforts de M. Albert Thomas. Cette guerre est une guerre d'équipements et de munitions. Plus de munitions, cela signifie plus de victoires. Nous devons nous aider les uns les autres. La victoire sur un point du front sera la victoire sur tout le front.

Après le Deutschland, le Bremen

Un second sous-marin commercial en route pour New-York

NEW-YORK, 14 juillet. — L'*Evening Mail*, qui fut le premier à annoncer que le *Deutschland* était en route pour l'Amérique, dit aujourd'hui savoir de bonne source que le *Bremen* arrivera à New-York avant le 29 juillet.

"L'U-35" en quittant Carthagène coula plusieurs navires italiens

ROME, 14 juillet. — Le correspondant à Harcelone du *Giornale d'Italia* envoie une note affirmant que quelques heures après que le sous-marin allemand, commandant von Arnault, fut sorti du port de Carthagène, des bateaux italiens furent coulés sur les côtes d'Espagne entre Carthagène et Barcelone. Toutefois le sous-marin portait pavillon autrichien; quelques heures plus tard, un sous-marin coula un navire français, mais alors il portait le pavillon allemand. C'est évidemment le double jeu qui consiste à mettre pavillon autrichien pour les Italiens et à garder le pavillon allemand pour les Français. Nombre de journaux publient des articles très sévères sur le sous-marin de Carthagène.

Une protestation de la Croix-Rouge contre le torpillage du "Vperiod"

PÉTROGRAD, 14 juillet. — La direction de la Croix-Rouge a adressé aux Croix-Rouge des différents pays et au Comité international de Genève un télégramme-circulaire protestant avec une profonde indignation contre le nouveau crime commis par le sous-marin ennemi qui torpilla, le 8 juillet, le navire-hôpital *Vperiod*, bien que les puissances ennemies fussent prévenues de l'organisation sanitaire du bateau et bien qu'il fût impossible de ne pas reconnaître son caractère.

LES BELGES

vainqueurs des Allemands dans l'Est-Africain

LONDRES, 13 juillet. — De la *Westminster Gazette* :

« Un communiqué belge de ce matin annonce la terminaison de la seconde phase des opérations belges dans l'Afrique orientale allemande. Ces opérations ont laissé les Belges en possession d'un territoire trois fois aussi grand que la Belgique avec une population indigène de quatre millions d'habitants. Ce n'est, certes, pas la seule compensation pour la dévastation dont la Belgique a souffert, pour les existences cruellement éteintes et pour tous les tourments endurés par un peuple qui ne demandait qu'à vivre en paix. Ce n'est pas moins une consolation pour les Belges de savoir qu'ils ont pu infliger à l'ennemi un coup que celui-ci ressentira profondément.

« Parlant de la situation générale de la guerre, le *Daily Graphic* dit incidemment : « Il y a un an, le général Botha conquiert l'Afrique du Sud-Ouest allemande; il paraît probable qu'avant la fin de juillet, nous pourrions enregistrer la conquête de l'Afrique orientale allemande par la général Smuts. »

Communiqué belge

Duels d'artillerie en divers points du front belge, particulièrement dans la région de Streestraete, où la lutte a acquis au cours de l'après-midi une grande intensité.

Un incident militaire en Grèce

Des réservistes libérés se mutinent
La troupe tira

SALONIQUE, 13 juillet. — Cinq cents réservistes libérés, appartenant à la 6^e division, dont les autorités militaires grecques refusaient le transport à Cavalla par chemin de fer, sont montés de force dans un train qui se dirigeait sur Drama. Le pilquet de service grec les fit descendre. Les soldats se jetèrent alors au devant du train, sur la voie, pour empêcher le départ du convoi. Après sommation, les troupes tirèrent. Les mutins se dispersèrent. Il n'y a eu aucun tué.

Sur le front de Macédoine

SALONIQUE, 13 juillet. — On signale un petit engagement dans la zone de Magadut et quelques canonnades sur le reste du front. Dans la nuit du 12 au 13, nos avions ont bombardé les cantonnements ennemis de Doiran, les campements bulgares de Delabartepe et de Rupel. — (Radio.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

Le gouvernement belge vient de décider la création d'un consulat général de Belgique à Paris. Par un arrêté royal en date du 5 de ce mois, S. M. le roi Albert a appelé à ces hautes fonctions M. Baslin.

M. de Freycinet, ministre d'Etat, est arrivé à Interlaken.

Une mission française, composée d'un général et du comte de Marnatville, ministre plénipotentiaire, accompagnée du colonel suisse de Montmolin, du service sanitaire fédéral, a inspecté hier les Français internés dans l'Oberland bernois. La mission est repartie pour Montreux.

A Vaux, dans le consulat de Vauxorran, des enfants qui s'amusaient ont mis le feu par imprudence à une maison, ce qui a entraîné un grand incendie dans le village; quarante-deux maisons ont été anéanties.

Le *Beliner Tageblatt* annonce que les détournements commis à l'aide de faux, par l'employé de banque Stephan, au préjudice de la Banque d'Escompte de Berlin, s'élevaient jusqu'à maintenant à la somme de 320.000 mark. L'employé est en fuite depuis plusieurs jours.

Une résolution du Sénat américain vient d'être votée en vue de fixer une journée qui sera consacrée à des prières en faveur des Syriens dans toutes les villes des Etats-Unis.

Suivant une communication officielle allemande, il y a eu de nouveau en Alsace 487 personnes qui ont perdu leurs droits civils pour n'avoir pas répondu à l'ordre de rentrer en Alsace. Il y a en tout actuellement 1.886 personnes qui ont perdu ainsi leurs droits civils.

OBSÈTE
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LA REVUE SUR L'ESPLANADE DES INVALIDES. — LE DÉFILÉ DEVANT LE PRÉSIDENT



LE PRÉSIDENT (1) SUIVI DU G^{AL} DUBAIL (2) DE L'AMIRAL LACÉ (3) DU G^{AL} ROQUES (4) PASSE EN REVUE LES FUSILIERS MARINS



LE DÉFILÉ DES HINDOUS



GRAND DUBAIL



LE DÉFILÉ DES RUSSES DEVANT LA TRIBUNE PRÉSIDENTIELLE



L'INFANTRIE BELGE



L'INFANTRIE BRITANNIQUE

Avant de remettre aux familles des héros le témoignage de la reconnaissance nationale, le président de la République se rendit sur l'esplanade des Invalides où les troupes devant prendre part au défilé étaient rangées. Dès que les diplômes eurent été distribués, les troupes se dirigèrent vers les grands boulevards où l'ovation populaire les escorta jusqu'à la place de la République.

bués à l'intérieur du Grand-Palais, M. Poincaré et les autorités gagnèrent la tribune spéciale et le défilé commença. Belges, Anglais, Écossais, Australiens, Indiens, Russes et Français passèrent tour à tour et, se dirigeant vers les Champs-Élysées, gagnèrent la place de la République.

Le Quatorze Juillet à Paris en province et à l'étranger



LE 14 JUILLET DES ENFANTS

Les élèves des cours d'éducation physique ont défilé hier devant le Président et les membres du Conseil municipal.

A PARIS

Place de la Concorde

Les membres de la Ligue des patriotes se sont réunis l'après-midi autour de la statue Quand même ! de Mercier, aux Tuileries ; puis, sous la conduite de M. Maurice Barrot, président, et des membres du comité directeur de la ligue, se sont rendus en cortège place de la Concorde, où ils ont déposé des couronnes aux statues de Strasbourg, de Metz et de Lille.

Le 14 juillet des enfants

Le Conseil municipal de Paris offrait aux élèves adolescents des cours d'éducation physique de la ville, des réjouissances à l'occasion de la fête nationale.

A la Sorbonne, à 2 h. 1/2, ces jeunes gens, réunis dans le grand amphithéâtre, ont applaudi avec enthousiasme la musique de la garde républicaine et les meilleurs artistes de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique. Cette cérémonie s'est terminée par la distribution des récompenses annuelles.

A 5 heures, les élèves de ces cours d'éducation physique se sont retrouvés, au nombre de 3.000, place de l'Hôtel-de-Ville et ont défilé sous la direction de M. Séhé, inspecteur de l'éducation physique, après avoir exécuté des exercices d'ensemble avec le concours des sections de l'enseignement moderne.

La « Journée de Paris »

La Ville de Paris et le département de la Seine mettaient en vente hier des insignes et médailles au profit des œuvres de l'Hôtel de Ville. L'empressement à acquiescer les jolies queteuses se rendant dans les rues. L'amoncellement de médailles, avec l'insistance charmante qu'elles savaient y mettre, la boutonnrière des passants fut bien ornée, et le plus souvent les insignes s'ajoutaient aux insignes. Ajoutons que ceux-ci avaient été composés et choisis avec ingéniosité. Il y avait notamment de petites vignettes aux armes de Paris, la médaille de Maillard, à l'effigie du général Gallieni, portant au revers cette inscription : Paris, 1914-1916 — Jusqu'au bout, suivie du fac-similé de la signature de l'ancien gouverneur de Paris. Nombre de queteuses en avaient épuisé leurs provisions avant midi. Les Parisiens ont eu à cœur de suivre les conseils de l'affiche placardée la semaine dernière. La vaillance de nos soldats est sans limite. La générosité des Parisiens sera inépuisable.

La vente des insignes de la Journée de Paris continuera aujourd'hui et demain. L'autorisation avait été accordée en raison de la pluie qui porta préjudice à la quete.

Les télégrammes officiels

Le président de la République a reçu, à l'occasion de la Fête Nationale, de nombreux télégrammes émanant des souverains et des généralissimes alliés.

S. M. le Tsar a envoyé le télégramme suivant :

A Monsieur le Président de la République,

A l'occasion du jour de la Fête nationale française, je tiens à vous adresser, Monsieur le Président, mes souhaits les plus sincères et vous renouveler en toute confiance mes vœux pour la victoire de la France et de sa glorieuse armée. J'y joins mes plus vives félicitations pour le brillant succès que viennent de remporter les vaillantes troupes françaises.

NICOLAS II.

Le président de la République a répondu en ces termes :

A Sa Majesté Nicolas II,

Je remercie Votre Majesté des vœux qu'elle forme pour la France, des félicitations qu'elle adresse à notre armée et de l'autorisation qu'elle a bien voulu donner à quelques-unes des magnifiques troupes russes de participer, aujourd'hui, à notre fête nationale. La population parisienne leur a témoigné par ses vivats l'admiration enthousiaste que lui inspire la victorieuse vaillance des soldats de Votre Majesté. La France a comme la Russie une confiance active et résolue dans le succès final.

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi Pierre de Serbie a envoyé la dépêche suivante :
Corfou, le 13 juillet.

Au retour de la fête nationale que la France célèbre cette année avec la fierté que lui inspirent les magnifiques exploits de ses soldats, je m'empresse de vous transmettre, Monsieur le Président, mes vœux les plus chaleureux pour la grandeur de la France.

PIERRE.

Le président de la République a répondu :

A sa Majesté le roi Pierre de Serbie,

En prenant part à la célébration de notre fête nationale, Votre Majesté, qui a si vaillamment combattu autrefois sous nos drapeaux, a donné à la France un nouveau témoignage d'amitié dont je la remercie vivement. Je la prie de recevoir, pour Elle et pour la noble Serbie, mes souhaits les plus fervents.

RAYMOND POINCARÉ.

Le président de la République a également reçu du prince Alexandre de Serbie et de S. M. le roi Nicolas de Monténégro deux dépêches auxquelles il a répondu.

Le général Douglas Haig, commandant en chef de l'armée britannique, le président de la République a reçu le télégramme suivant :

Participant aux côtés des vaillants soldats de France à la lutte maintenant acharnée, l'armée britannique exprime, à l'occasion de ce grand anniversaire, son admiration pour les résultats acquis par l'armée française et son indéfectible confiance dans la prompte réalisation de nos espoirs communs.

Le président de la République a répondu :

Je vous remercie, mon cher général, des vœux que vous adressez à la France, et je vous prie d'être auprès de la vaillante armée britannique l'interprète de ma vive admiration. Les beaux succès qu'elle vient de remporter et qui se sont ce matin même si brillamment développés ont eu un profond écho dans le cœur de tous les Français.

Celles de vos magnifiques troupes qui ont défilé aujourd'hui avec nos alliés dans les rues de Paris ont recueilli sur tout leur passage le vibrant témoignage du sentiment public.

Je suis heureux de saisir cette occasion de vous transmettre, à vous et à elles, mes chaleureuses félicitations.

RAYMOND POINCARÉ.

EN PROVINCE

La province a fêté, elle aussi, le 14 juillet de guerre.

A Marseille, une prise d'armes a eu lieu sur la place de la Préfecture. Des croix de la Légion d'honneur, des médailles militaires et des croix de guerre ont été remises à de glorieux officiers, sous-officiers et soldats blessés ou élus à l'ordre du jour. Après avoir passé en revue les troupes, le général Coquel, commandant la 13^e région, a remis des diplômes et des croix de guerre aux familles des soldats morts pour la patrie.

A Lyon, le général Ebener, gouverneur de Lyon, commandant la 14^e région, a passé, sur la place Bellecour, la revue des troupes de la garnison et du camp de Sathonay.

Après avoir passé devant le front des troupes, le général Ebener a remis des croix de la Légion d'honneur, des médailles militaires et des croix de guerre.

Ensuite a eu lieu une cérémonie extrêmement émouvante : 150 veuves, pères, mères ou parents de combattants tués à l'ennemi ont reçu des mains du général Ebener le diplôme institué par un vote de la Chambre.

A Bordeaux, le général Marbail, commandant la 18^e région, a passé hier matin, sur l'Esplanade des Quinconces, la revue des troupes de la garnison, puis il a remis des croix de guerre et des diplômes d'honneur aux familles des soldats morts pour la patrie.

A Toulon, l'amiral Rouyer, préfet maritime, a remis plusieurs croix de la Légion d'honneur, médailles militaires et croix de guerre à de glorieux blessés. Des croix de guerre ont été également remises aux parents de soldats tués à l'ennemi.

Le défilé des troupes a eu lieu ensuite au milieu d'un grand enthousiasme.

A L'ETRANGER

En Angleterre

La nation britannique a voulu nous témoigner son amitié d'une façon touchante en célébrant hier le 14 juillet comme une grande journée. Le peuple anglais a ainsi l'occasion d'exprimer sa solidarité pour les blessés et pour ceux qui souffrent, tandis que la presse d'outre-Manche rendait à nos soldats un nouvel et magnifique hommage.

Un message de M. Poincaré

à la nation britannique

LONDRES, 14 juillet. — M. Cambon, ambassadeur de France, a communiqué à la presse un message où le président de la République rappelle la réception de l'émouvante adresse du lord-maire de Londres, contresignée par plus de 450 lords-maires, lords-prévôts, maires et prévôts, lors de la fête nationale de la France l'année passée.

A cette occasion, dit-il, la Grande-Bretagne envoie à nos soldats blessés un splendide tribut d'argent.

Ces soldats et la nation tout entière en ont été profondément touchés, ainsi que des nombreux autres exemples de dévouement et de services personnels, et aussi de la grande générosité dont a fait preuve la population de tous les points de l'Empire britannique.

A tous ceux qui ont contribué à cette grande œuvre de sympathie internationale, le président adresse, du fond du cœur, ses remerciements. Il les adresse de façon toute spéciale aux travailleurs et associés du Comité londonien de la Croix-Rouge française, grâce au dévouement et à l'habileté desquels ce témoignage de l'affection de la Grande-Bretagne a fait sentir de façon si frappante son action dans toutes les parties de la France.

L'hommage de la presse

Du Times :

Dans tout le monde britannique, cette journée est dédiée à la glorieuse France et à ses fils blessés pour la défense de la cause commune.

Notre gratitude pour elle est toujours plus grande. Verdun nous a révélé la grandeur morale de ses enfants. Cette génération de la France émerge de la julio couronnée d'une gloire plus pure et plus étincelante que toute la gloire qu'elle a recueillie dans sa riche et splendide histoire.

Du Daily Telegraph :

Il est impossible d'exagérer l'admiration que nous ressentons pour les Français, admiration basée sur les qualités qu'ils ont manifestées en présence du danger ; nous ressentons ce sentiment avec d'autant plus de force que nous avons été autrefois injustes envers nos voisins.

Le Daily Express, dans un article intitulé : « Vive la France ! » dit :

Le poids de la guerre est plus lourd pour la France que pour nous, cependant son courage n'a jamais failli, non plus que sa foi en la victoire n'a été ébranlée.

Les promesses de ses soldats remplissent le monde d'admiration. La Grande-Bretagne dépose ses hommages affectueux aux pieds de sa sœur, avec l'assurance que les nuages se dissiperont bientôt et que nous verrons la France de demain plus forte, plus belle, inspiratrice de l'Europe et gardienne de son âme.

Du Morning Post (éditorial) :

Salut à la France ! Au bruit de la renommée des armes de la France se mêle un son de victoire. Attendons avec confiance que ce bruit s'amplifie, car jamais nation n'a mérité le triomphe mieux qu'elle.

L'hommage populaire

A la grande réunion populaire qui a eu lieu à Hyde-Park, une motion a été votée, par laquelle les citoyens britanniques assemblés sous les auspices de la Ligue nationale des ouvriers britanniques en ce jour historique, anniversaire de la chute de la Bastille, expriment leur admiration du magnifique dévouement à la cause de la liberté de l'Europe et de la démocratie dont fient preuve une fois de plus les citoyens de la République française.

En Italie

ROME, 14 juillet. — Ce matin, au palais Farnèse, l'ambassadeur de France, M. Barrère, a reçu les Français qui habitent Rome ou qui y sont de passage.

Il était entouré du personnel de l'ambassade, du colonel François de la mission militaire française, du consul, du président de la Chambre de commerce française de Rome et de nombreuses personnalités de la colonie française.

M. Barrère a prononcé un discours où il a rappelé le but que poursuivent les nations alliées en combattant le militarisme prussien.

L'ambassadeur a levé ensuite son verre au président de la République, au roi et à la reine d'Italie.

Le soir, la ville de Rome a été illuminée à giorno, suivant les instructions données par le maire.

En Australie

MELBOURNE, 14 juillet. — Une soirée en l'honneur de la France et durant laquelle le plus grand enthousiasme a régné, a eu lieu à l'Hôtel de Ville.

M. G. F. Pearce, ministre de la Défense d'Australie, a proposé de porter un toast à la France, qui, en résistant au furieux assaut allemand, a sauvé non seulement l'Europe, mais la civilisation.

Le total des souscriptions en faveur de la Croix-Rouge française atteint jusqu'à présent 20.784 livres sterling.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.

STENO-DACTYLO Rue de Rivoli, 53 **PIERRE**
Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

LE CONVOI

Le convoi est formé, les voitures sont à leurs places, les moteurs ronflent, les conducteurs, casque en tête, allument leurs pipes. Le maréchal des logis, chef de détachement, donne un coup de sifflet aigu, et, dans le petit matin, les lourds véhicules, comme de pesants pachydermes, se mettent en route.

Ils s'en vont à la queue l'un derrière l'autre, bien d'aplomb sur leurs pneus jumelés; la bâche qui les couvre est tendue sur les arceaux de bois comme une peau sur des côtes. Ils ont l'air de courber le dos. Au-dessus du siège du conducteur, la capote s'entr'ouvre comme une gueule, et l'homme casqué qui se débat parmi ses manettes, ses changements de vitesse, ses freins et son volant semble à moitié du ventre de la bête qui l'avale, pour prendre l'air un instant.

Les monstres se suivent avec un joyeux ronronnement de moteurs. Jules Verne avait vu juste, qui inventa son légendaire éléphant. Le chef de convoi, dans une petite voiture de tourisme, court devant, s'arrête, se laisse dépasser, suit la file, reprend la tête comme un chien de berger inquiet du troupeau qu'il mène. La campagne file. Paris est déjà loin, la grande route s'en va tout droit.

Plus téméraire que Tartarin chasseur de fauves, un vieux G.V.C., chenu, blanchi et zélé, se précipite au travers de la route. Il a beau brandir une baïonnette emmanchée au bout d'un antique fusil, espère-t-il faire peur au troupeau de monstres qui s'avance? Son audace réussit, car le convoi s'arrête, les conducteurs tendent au G.V.C. une feuille bien en règle, accompagnée d'un :

« T'en fais pas, vieux, les Boches et nous c'est pas la même famille. »

Le terrible G.V.C., satisfait, rentre dans sa guérite, et les camions continuent leur route.

Ce sont des monstres dociles et bénévoles, prompts à obéir à la main qui les conduit; l'un d'eux traîne en remorque, attachée par une corde, une petite voiture. C'est un tableau touchant, on croirait voir la mère suivie de son enfant.

Mais quelquefois il y en a qui se fâchent et font la mauvaise tête. Le conducteur a beau presser sur ses pédales, manœuvrer ses leviers, le monstre, sous les coups de barre de fer, grince comme un cheval rétif hennissant, s'emballa, ou bien patine sur place. Les cris qu'il pousse percent les oreilles, et l'homme commence à jurer, et puis tout d'un coup, comme s'il trouvait que c'est faire trop d'honneur à un être aussi chétif que discuter avec lui, le camion ne veut plus rien entendre et cale son moteur. Rien ne peut plus le faire sortir de son indifférence, ni les efforts du conducteur, ni les imprécations du maréchal des logis.

Sans pitié, le monstre voit le conducteur ôter son casque et sa veste pour enfiler son bleu, et le laisse couché dans la poussière, à plat ventre sur la route, s'évertuant en vain avec ses clefs anglaises.

Le convoi est arrêté, les conducteurs des autres voitures sont descendus de leurs sièges, et viennent donner de solides conseils à leur camarade.



Cependant, le camion demeure impassible comme un Bouddha. Il sait qu'il est le plus fort, que rien ne pourra le faire sortir de son inertie. Un peu de fumée monte du réservoir. Il semble que le monstre, tandis que les hommes peinent et désespèrent, fume tranquillement sa pipe pour les narguer.

Et puis, quand il trouve que la plaisanterie a assez duré, il fait de nouveau ronfler son moteur. Les conducteurs remontent et le convoi repart.

Une auberge accueillante est là, au bord de la route; les voitures ont leur plein d'essence; mais les hommes ont le ventre vide. A table, donc! L'hôtelier dresse vite une table, et en plus du repas fourni par l'ordinaire, les conducteurs auront du vin, de la salade et du fromage.

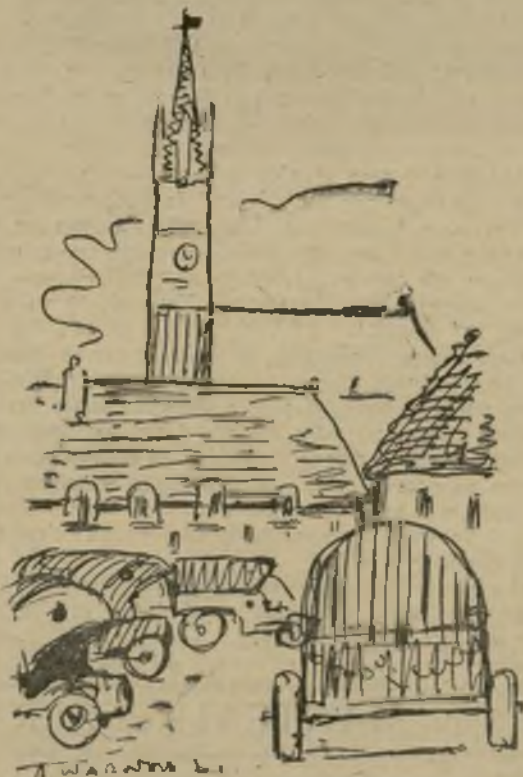
Vers le soir, le convoi arrive dans un étrange village. Avant d'y entrer, il faut s'arrêter devant une grande propriété dont les grilles sont fleuries de roses pimpantes, roses rouges et roses blanches qui se balancent. Un soldat, la carabine sur l'épaule, monte la garde. C'est le parc automobile de la 1^{re} armée.

Les grosses voitures du convoi, alignées le long du fossé, attendent; ce qui se passe ne les regarde pas; elles « ne sont pas de semaine ». Elles ont bien de la chance. Il y a des paperasseries à faire, des difficultés administratives qui surgissent.

Le convoi devra, pour que tout s'arrange, passer la nuit au village.

C'est un cantonnement extraordinaire, fantastique, comme un décor de cauchemar. Il n'y a que des automobilistes et des automobiles, et toutes les catégories de véhicules sont représentées. Il y a des autobus, des voitures de tourisme et des voitures à viande, des camions et des camionnettes, des tracteurs et des voiturettes. Les uns sont des mammoth, des géants, des personnages colossaux, pansus, ventrus, puissants, accroupis sur des roues formidablement bardées de caoutchouc; les autres au centième, fins et légers, semblent des oiseaux, des libellules, à côté de tous ces « gros frères ».

Le village en est rempli. Il y en a sur les places, le



long des rues; l'église, qui dresse dans le ciel son clocher agrémenté de multiples clochetons, en est entourée.

La vieille halle aux robustes charpentes, au grand toit couvert de petites tuiles, abrite les éclopés: les voitures usées par la route ou démolies par les éclats d'obus. Il y a des convois tout couverts de poussière qui reviennent des fronts où « ça chauffe ». Ils ont traversé les villages cités dans le Communiqué; d'autres, au contraire, tout neufs, tout fringants, s'en vont dans la fournaise.

Les camions de notre convoi transportent le matériel d'une formation médico-chirurgicale; ils sont rangés sur une petite place en pente, à côté de gros véhicules tout poudreux qui reviennent de Verdun, pour s'en aller vers un autre champ de bataille. Tout près, des autobus attendent, ayant encore à transporter des régiments de poilus.

La nuit est venue, les rues sont vides. Tous les conducteurs, après la soupe, sont allés à une représentation, que pour eux sont venus donner des acteurs de Paris. Il y a le cinéma, des récitations, un orchestre. C'est le théâtre au front en tournée.

Sous la garde vigilante d'un planton qui fait les cent pas, jugulaire au menton et tout à fait abruti... de sommeil, les voitures, au clair de lune, ressemblent encore plus qu'en plein jour à de monstrueux animaux qui attendent; des monstres domestiques et dociles qu'on finit par connaître et par aimer, comme un cavalier aime son cheval.

André Warnod.

"La Hyène enragée"

Pierre Loti a déversé toute sa colère patriotique dans ce livre, *la Hyène enragée*, varié et dramatique comme les événements qui l'inspirent. Une immense indignation se répand dans ses pages. Et Pierre Loti, tant il est indigné, se plaint joliment — la grâce un peu mignarde peut-elle s'unir ainsi à la haine exaspérée? — d'avoir fait son livre trop anodin, parce que notre langue française, qui s'est formée dans la beauté, n'a su prévoir les mots dont on pourrait avoir besoin pour désigner certaines abominations et certains monstres.

Or, les monstres que Pierre Loti voue à la vengeance des siècles, ce sont les Germains, tous les Germains et le principal d'entre eux, celui qui les représentera tous devant le mépris de la postérité: Guillaume II. Pierre Loti invoque toutes sortes de témoignages catégoriques contre les Germains, afin de les mieux condamner. Autrefois, il se flattait de ne pas beaucoup lire, et certainement il ne relisait pas volontiers. Maintenant il emprunte à des textes très anciens des citations décisives... Velleius Paterculus, lui-même, qui faisait profession d'écriture au début de l'ère chrétienne... Velleius Paterculus lui-même! Eh bien! il a écrit: « Le caractère des Germains offre un terrible mélange de férocité et de fourberie. C'est un peuple qui est né pour le mensonge. » Au reste, Pierre Loti excelle à découvrir des auteurs germains disant aux Germains de rudes vérités. C'est Schopenhauer: « En prévision de ma mort, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie et que je rougis de lui appartenir. » Et c'est aussi Frédéric II (que, faute de mieux, ils appellent le Grand, ajoute Loti) proclamant, avec un cynisme qu'on n'a pas oublié: « Je commence par prendre. Je trouverai toujours ensuite des érudits pour démontrer que c'était mon bon droit. »

Loti ne s'était pas présenté au monde comme un dialecticien à ce point intrépide et farouche. Alors même que, délaissant le roman et le rêve, il discutait des réalités de la politique internationale, le sentiment lui dictait ses chapitres les plus valeureux. Il se jetait, il se ruait dans la polémique politique et diplomatique par tendresse pour les braves Tures que trompait et que dévoyait un méchant gouvernement. La sympathie seule animait ses généreux plaidoyers. Aujourd'hui Pierre Loti se transforme et il veut que désormais la dialectique soutienne sa noble haine, la rende plus pressante et plus communicative.

Pierre Loti souffre profondément des maux de la patrie et de la civilisation, des douleurs qu'endurent les femmes et les orphelins, et les soldats aussi, et les peuples, frémissants néanmoins de tous les héros. Il souffre des atteintes que le paysage même ressent des chocs barbares.

Le paysage, et les monuments séculaires où se manifeste le génie d'une race ou le génie d'une époque. Avec quelle délicatesse attendrie il dit comme un dernier adieu à la basilique de Reims « tellement criblée et déchirée qu'on la devine prête à s'effondrer à la moindre secousse. » Il l'aimait cette église, à ses yeux plus belle encore que Notre-Dame de Paris, plus ajourée et plus légère, plus élançée aussi avec ses colonnes comme de longs roseaux, émouvants d'être si frères et de pouvoir tenir. Et maintenant, ruines. Pierre Loti les dénombre et pleure sur chacune d'elles. Peut-être le plus irréparable désastre est-il celui des grandes verrières que les artistes mystérieux du treizième siècle avaient religieusement composées dans la méditation et le songe, assemblant par centaines les saints et les saintes aux draperies translucides, aux auréoles lumineuses...

Mais parce qu'il a vu la vaste terre, parce qu'il a aimé toutes ses séductions si diverses, il souffre davantage de certaines cruautés qui laisseront non pas plus indifférent, mais plus distrait et plus lointain, le commun des hommes en sentiers...

Dès le commencement de la guerre, il fallut que le canon allemand sacraçât Tahiti... Tahiti! Tahiti la Déesse! Et les souvenirs, également délicieux, du *Mariage de Loti*! Tahiti, terre édenique où la flore et la faune sont uniquement bienfaisantes, habitée par un peuple enfant qui ne songe qu'à chanter et à se couronner de fleurs! Oui, Tahiti était une île enchantée où jamais n'avait coulé le sang. Elle constituait véritablement, au milieu des mers, un petit éden inoffensif et confiant... Et, soudain, les Allemands y ont porté le désastre et la mort. Pierre Loti s'en indigna avec plus de colère encore qu'il ne s'indigna de tant de catastrophes abominables, parce que celle-ci révèle la cruauté la plus odieuse et la plus vaine... C'est pour lui la preuve de la féroce sauvagerie tontaine, et que cette sauvagerie dépasse toutes les autres.

Aussi le livre de Pierre Loti est-il tout plein de colère. Et s'il admire avec joie la vertu incomparable de nos soldats, il ne cesse pas de souffrir sur l'emploi que la barbarie allemande a imposé à cette vertu.

J. Ernest-Charles.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La main mordue

L'aveugle hésita, s'accrochant nerveusement au cadre de la portière, tâtant de la pointe d'abord, puis du talon de son gros soulier, le marchepied étroit. Quand il fut sur le quai, il demanda à l'infirmière qui l'accompagnait :

— Quoi, c'est bien là, Facquin-le-Mayeux ?

— Naturellement, répondit l'infirmière; je ne vous ferais pas descendre si nous n'y étions pas...

— Où est votre famille ?

Il secoua la tête ainsi qu'un cheval importuné par les taons et lança tout d'un coup, d'un coup qui fit sursauter les passants :

— Eh quoi ! t'es donc pas là, Thérèse ?

Alors un petit vieux, bedonnant et cagnard, au nez violet, aux cheveux blancs tout raidés sous sa casquette noire, fendit les groupes emmêlés et répondit, essoufflé :

— Non, c'est moi, Lucas, qui viens te chercher... moi, Machu...

Il y eut un instant de silence. L'aveugle saisit le nouveau venu, palpa l'étoffe de la manche, rugueuse comme une écorce, la patte noueuse qui la terminait, et, convaincu enfin, grogna :

— Comment, c'est toi toi ! voisin ? Mais où qu'elle est donc Thérèse ? J'y avais ben fait passer une lettre, j'y avais ben prévenu...

Le bonhomme eut une petite toux gênée.

— J'te conterai ça... Voyons, dis plutôt bonsoir à madame, qui t'a mené jusqu'ici.

L'aveugle serra distraitemment la main de l'infirmière, puis se laissa entraîner dehors, le sang brûlant sous sa face inerte. Alors, dans la rumeur des carioles qui s'éloignaient, des appels et des conversations, il voulut savoir.

— Père Machu, fit-il, je n'avancerai pas d'un pas si tu ne m'avoues point pourquoi Thérèse n'est pas là... Il y a quelque chose, hein ?... Y a du mauvais...

Il s'était arrêté, tremblant de la tête aux pieds, et ses paupières cousues s'enflammèrent soudain, comme prêtes à pleurer du sang.

— Non, mon gars, gronda Machu, soudain tout pâle, non, Thérèse n'est point morte... Tiens, entrons là, chez Pillion, tu reconnais ben l'endroit, hein ! Attention à la marche ! On boira un verre et je te dirai la chose.

Ils s'assirent à la porte de la petite auberge. Autour d'eux s'étendait la campagne tiède. Le mouvement de la petite gare en face s'apaisait, les pas des derniers voyageurs s'éloignaient sur la route sonore. Des tilleuls voisins, tout en fleurs, venait une odeur forte et suave. L'aveugle se taisait; toutes ces choses chères, dans le désir desquelles il languissait depuis tant de mois, lui semblaient maintenant lointaines, comme détachées de lui.

— Eh bien ? fit-il d'une voix rauque.

Le vieux lampa son verre et, tout à coup, éclata :

— Eh bien ! mon gars, que veux-tu... puisque faut te dire... faut te dire !... Thérèse est partie !...

L'aveugle se souleva des deux mains sur la table d'un geste si brusque qu'un des verres roula à terre.

— Partie ! rugit-il.

— Elle a dit comme ça l'autre matin qu'al s'était pas mariée pour être la femme d'un qui n'y voit pas, et elle a repartie aux Cotois... chez sa tante...

Le soldat pinça les lèvres, ouvrit les narines et aspira bruyamment :

— Viens, Machu, tu vas me conduire aux Cotois, tout de suite.

— Tu n'voudrais pas d'abord rentrer un peu chez toi, te débarrasser d'tes affaires, d'ta musette...

— Tais-toi, fit l'autre.

Ils avancèrent, marchant très vite, car la route était bonne. Les décorations du mutilé battaient sur sa poitrine. Un ivrogne lui glapit, d'un fossé, des bénédictions éraillées.

Tout à coup, Machu lança d'une voix sourde et terne :

— Voilà les Cotois.

L'aveugle s'arrêta, comme s'il recevait un coup imprévu, passa sa main sur son front, puis, brusquement, se laissa aller sur l'herbe, au bord de la route. De sa poitrine sortait une sorte de râle, et le père Machu, voyant son grand corps, ses larges épaules secouées par des sursauts :

— C'est y comme ça, risqua-t-il timidement, que tu ne veux plus aller aux Cotois.

L'aveugle se releva péniblement.

— Oui, gémit-il, à quoi bon, ramène-moi... ramène-moi chez nous.

Son visage, maintenant, était si pitoyable que le vieux faillit se mettre à pleurer à son tour.

— C'est que, machonna-t-il d'une voix basse, chez toi... elle n'a pas laissé grand'chose... la machine.

L'aveugle eut un cri.

— Alors, où veux-tu que j'aille ?...

— Je n'sais pas, moi... Y a ta mère...

Il avait poussé les derniers mots, prudemment, comme on tâte du pied un terrain mouvant avant de se risquer...

— Ne dis pas ça, interrompit l'aveugle avec une expression ardente et sombre.

Tournant le dos aux Cotois, ils marchèrent quelques pas sans rien dire, puis le garçon reprit :

— Tu crois peut-être que je me suis simplement fâché avec la mère parce que je voulais épouser Thérèse et qu'elle me refusait son consentement... Mais ça n'a pas été ainsi... si simple. Tu sais comme elle m'aimait, ma vieille; quand elle a vu que j'étais bien décidé à prendre la fille, à m'en aller, elle est devenue comme folle, elle s'accrochait à moi, elle voulait m'empêcher de sortir... Et elle m'en empêchait, car elle est forte... Alors, pour me débarrasser et en finir... je lui ai mordu la main si profondément que j'ai senti son sang sur mes dents... et puis je me suis sauvé...

Il avala péniblement et continua :

— J'l'aimais pourtant, et j'n'avais jamais été un mauvais gars... Mais cette Thérèse !... Tu comprends qu'après ça je n'ai plus revu la mère et j'la reverrai jamais; elle me fourrerait dehors... Et c'est bien tout ce que je mérite...

Ils se turent. Aux premières chaumières du village, Machu soupira :

— Voilà la maison.

La nuit était tombée; deux chevaux revenaient des champs traînant des chaînes; un enfant pleurait derrière des volets fermés. Machu poussa la porte...

— Entre toujours, fit-il, j'vas t'chercher d'la soupe.

L'aveugle pénétra entre les murs qui sentaient le renfermé; il tâta le carreau de son bâton. Il avait froid; il tremblait. D'une voix enrouée, il se dit :

— Lucas, mon gars, vaudra mieux mourir...

Un sanglot fusa près de la porte.

— Qu'est-ce qui est là ? fit-il farouchement.

Personne ne répondit. L'aveugle s'avança en tâtonnant, sentit un corps tiède, passa une main rapide sur une tête courbée.

— Mère, gémit-il, maman... C'est toi; tu ne m'as donc pas maudit !...

Des doigts frémissants se posèrent sur sa bouche. Il trembla tout entier au souvenir d'autrefois, et, tombant à genoux, il pleura dans les jupes maternelles comme un petit enfant. Alors, la main qu'il avait mordue le releva, l'entraîna, et comme le lumignon du père Machu jetait un rayon tremblant sur le seuil, une voix fière s'éleva :

— Ne vous dérangez pas, père Machu; c'est moi qui emmène le fils !...

Le père Machu poussa un grand soupir joyeux, marmotta entre ses dents « parbleu » et s'en alla de son côté avec sa lanterne.

Bruno Ruby.

UN MANTEAU LÉGER

L'avance de l'heure a tout simplement, pour beaucoup d'entre nous, allongé la journée de soixante minutes et l'on peut tout à loisir goûter le plaisir des longues après-midi dans la banlieue verdoyante et fleurie. A mi-juillet, même à Paris, il est permis de s'habiller en robe de campagne et elles sont exquises ces gentilles robes de crêpon, de voile ou de linon de teinte rouille, bleu lavé ou eyelamen qu'on rafraîchit facilement avec un coup de fer et qui n'ont d'autre ornementation qu'une ceinture de cuir ou de ruban et un col de linon blanc. Un manteau lourd les fripe très vite, aussi nombre de femmes s'enveloppent-elles pour prendre le train ou le tramway d'un de ces grands vêtements de tussor ou de pongée qui n'ont aucun poids et gardent une certaine tenue. Celui-ci est en tussor vieux bleu; très simple dans le dos il est resserré devant par une étroite ceinture à bonale en tissu pareil. Un rien de fourrure, lièvre ou kolinsky au col, suffit à le garnir, sans l'alourdir.



Manteau de tussor vieux bleu

Jeanne Farmant.

EXTRAITS
du JournalDE MOUNET-SULLY
(1868)⁽¹⁾

17 février.

Allé à Montmartre. — Assisté à la répétition de *Pandore*. — Allé chez Martel; pas trouvé Martel. — Rencontré Godfrin; causé avec lui de l'affaire d'Hernani, à Montmartre. — Passé l'après-midi à l'hôtel des Ventes. — Revenu à l'Odéon, pour voir Réan. Impossible ! — Diné chez Ober (38 sous). — Allé au Français. Vu Paul Forestier. Un beau mouvement de Favart, noyé dans une diction qui devient insupportable. Victoria, assommante; Goi, pas bon; Delannay, bien. Quant à la pièce, ennuyeuse, en somme. Au cinquième acte, le caractère de Camille se révèle d'une pureté, d'une grâce et d'une naïveté adorables. C'est révé !

19 février.

Classe de Bressant. Répété Clitandre. Toujours même observation. — Mme Delannay m'a donné deux places pour *Les Intimes*, ce soir. — Déjeuné rue des Martyrs. — Allé chez Martel. — Rencontré Ballande. Il va monter une pièce d'une vieille dame. Il m'a offert un rôle. J'ai refusé. — Allé chez Dupuy. Il a commencé une tête d'après moi, pour le Salon. La finira-t-il ? — Kratké est venu avec moi voir *Les Intimes*. J'ai passé une excellente soirée. — Kratké était abruti du jeu de Félix et Fargueil.

20 février.

Allé chez Dupuy.

21 février.

Classe de Bressant. Pas répété.

23 février.

Répété *Les Intimes*.

24 février.

Allé chez Dupuy.

25 février.

Mardi gras. — Belle mascarade.

26 février.

Classe de Bressant. Pas répété. J'étais un peu enroué. Mais je lui ai demandé l'autorisation de dire, la prochaine fois, le monologue de don Carlos. Il me l'a accordée.

28 février.

Classe de Bressant. Répété don Carlos. Bressant pas content de moi. Indications opposées à ma manière de voir. — Observations timides de ma part. Comment les a-t-il prises ? Il ne voit que l'ambition fière de don Carlos et pas du tout l'humilité, l'effacement de l'homme devant cette grande ombre qu'il évoquée.

29 février.

Dernière répétition chez Martel. — Ballande m'a décidé à prendre le rôle de Grillon dans la pièce qu'il va faire jouer à la salle Hertz, pour Mme de X... — Nous jouons demain à Etampes.

1^{er} mars.

J'ai joué à Etampes ce soir. Cela n'a pas bien marché. Pas assez répété. — J'avais reçu 100 francs de ma mère le matin même. — J'ai acheté une malle en cuir, 19 fr. 95. Une voiture pour aller à la gare, 1 fr. 75. Déjeuner, 2 fr. 25. Voyage très gai. Répété à Etampes. Je me suis un peu rassuré. Très bon souffleur. Je me suis habillé dans la loge de Martel. Blondi ma barbe. La salle était froide. Un seul applaudissement. Scène avec Tolosan, je me suis senti manqué, guindé, désagréable. Le cordon de sonnette ne s'est pas cassé. — Arrivé chez moi à 5 heures du matin.

2 mars.

Joné à Adamville. J'ai fait la route avec Bonny, sans m'en douter. Je crois qu'il s'est amusé. Il m'a dit que j'avais fait des progrès. Ma scène du deuxième acte a mieux marché qu'hier, mais celle du troisième, moins bien. — Revenu en voiture.

3 mars.

Je suis allé répéter Grillon pour la première fois. — Causé avec Charpentier qui a l'air d'un bon garçon. Je suis allé chercher ma malle chez M. Martel et j'y ai rencontré M. Simonet qui venait prendre celles de sa femme. Il m'a proposé de profiter de sa voiture et, ma foi, j'ai accepté ! — Le soir je suis allé dîner chez Dreher. Cette fantaisie m'a coûté 3 fr. 15. — Je suis rentré et je me suis endormi comme un juste, après avoir commencé une lettre pour ma mère.

(A suivre).

(1) Voir *Excelsior* des 11 et 13 juillet.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Le casque de nos poilus

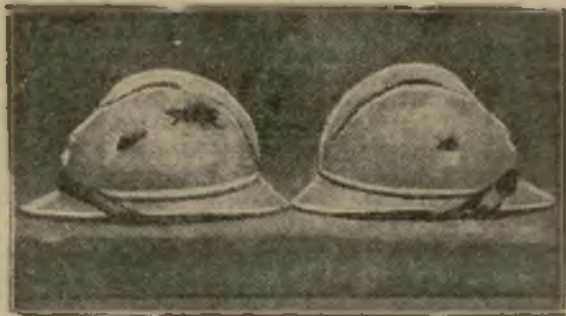
La guerre a complètement transformé la tenue de notre armée. Sauf la coupe de la capote, qui n'a guère changé, c'est à peine si l'on reconnaît dans nos soldats d'aujourd'hui ceux qui défilaient naguère sur la pelouse de Longchamp comme ondulés au vent les larges plis d'un drapeau aux couleurs éclatantes.

Les réalités de la guerre ont forcé à fondre en une teinte unie la variété des tons. Ce sont nos trois couleurs qui, en se rapprochant et en se mêlant, se sont métamorphosées en beau drap bleu horizon pour habiller nos poilus.

La partie la plus originale de la nouvelle tenue c'est, sans contredit, le casque bleuâtre qui coiffe nos poilus de façon si martiale et si harmonieuse à la fois. Bien qu'il évoque en nous la vision de toute l'histoire militaire depuis les casques des héros antiques, dont les armoiries s'agitent encore aujourd'hui superbement au vent des coulisses de nos théâtres subventionnés, jusqu'aux casques de cuivre brillant que portaient si crânement, avant la guerre, nos cuirassiers et nos dragons, il n'en a pas moins son allure personnelle faite de solidité et d'élégante simplicité.

Dès les premiers mois des hostilités, le corps médical avait été frappé du nombre de plaies mortelles à la tête par balles ou éclats d'obus. Il avait souvent pu constater qu'une légère enveloppe protectrice aurait suffi à les éviter ou tout au moins en aurait atténué la gravité. Il signala le fait à l'autorité militaire qui se décida à doter certaines unités d'une calotte d'acier connue sous le nom de *cervelière*, qui s'insérait sous le képi. Mais cette cervelière avait le grand défaut d'être faite sur un modèle unique qui ne s'adaptait pas à toutes les têtes. De plus, imperméable, sans aération possible, elle pesait sur la tête comme un dôme de plomb et faisait, si l'on peut dire, bouillir le crâne pendant les époques chaudes et ruisseler sur toute la figure du patient d'interminables filets de sueur jaunâtre. Aussi les hommes la mettaient-ils le moins souvent possible, juste au moment des attaques ou lorsqu'ils étaient de garde aux tranchées. Nos poilus n'avaient pas tardé, avec leur habituelle ingéniosité, à s'apercevoir que, renversée, elle formait un excellent récipient. Aussi n'est-il pas besoin de beaucoup d'imagination pour se douter des multiples usages auxquels ils la firent servir : porte-savon, creuset pour la fonte de l'aluminium des bagues, etc.

Cependant le pouvoir protecteur de ces cer-



Les deux premiers casques troués par des éclats d'obus sans qu'il en soit résulté de blessures pour les soldats qui les portaient.

lières était démontré par l'expérience. Nombre de combattants leur durent le salut. Et c'est par centaines que l'on peut montrer les cervelières profondément bosselées par des éclats d'obus ou de grenades à main. Leurs porteurs n'avaient été que contusionnés et c'est à peine s'ils avaient souffert d'une légère commotion cérébrale dont les effets s'étaient dissipés au bout de quelques jours de repos.

Il n'y avait donc qu'à perfectionner la cervelière, en l'allégeant, en la rendant en un mot plus confortable pour en faire une coiffure qui réunît d'emblée les suffrages des intéressés. Des nouvelles recherches sortit le casque des tranchées que portent aujourd'hui tous nos poilus avec d'autant plus de fierté qu'il est le signe indiscutable de l'épreuve du feu.

Ce casque, que tout le monde connaît au moins de vue, et que sa ressemblance avec les anciennes coiffures des hommes d'armes qui menaient aussi rude guerre au seizième siècle a fait surnommer *bourguignotte*, est constitué principalement par une tôle d'acier embouti de 7 millimètres d'épaisseur. Cette plaque d'acier doit être assez souple pour être travaillée à froid, car, chauffée, elle perdrait de sa résistance. On ne peut donc se servir que d'un acier très pur qui ne présente aucune trace de phosphore ou de soufre.

Ce casque est complété par une visière, un couvre-nuque et un petit cimier présentant, au sommet de la calotte hémisphérique, deux fentes marginales longues chacune d'environ 5 centimètres. Ces ouvertures communiquent avec l'intérieur du casque par l'intermédiaire d'une fente pratiquée

sur le sommet de la calotte et assurent sa ventilation.

La coiffe est faite d'étoffe à laquelle est fixé un cuir noir glacé partagé en lanières qui réunissent à leurs extrémités un cordonnet. Elle est coupée de façon à épouser aussi exactement que possible la forme de la tête. Le cuir est de la peau de mouton.



Visière contenant des casques percés par des projectiles et dont les porteurs n'ont eu que des plaies insignifiantes.

Chaque peau fournit environ cinq garnitures. Le cuir et l'étoffe sont arrangés de telle façon que la tête ne touche nulle part le métal.

Deux lamelles d'aluminium ondulées, interposées de chaque côté de la base du casque, entre la calotte d'acier et la coiffe de cuir ajouré, permettent à l'air d'entrer et de faire appel avec la ventouse que nous avons vue aménagée dans le cimier. Ces deux plaques d'aluminium forment également ressort. Une jugulaire de cuir, que l'on peut serrer sous le menton à l'aide d'une boucle, sert à assujettir solidement le casque.

Le poids du casque tout paré est d'environ 750 grammes. Chaque arme a tenu à honneur d'y placer sur le devant son insigne particulier. Ainsi, que serait devenu le chasseur à pied sous un casque anonyme, sans son cor de chasse! Les fantassins arborent une grenade, les artilleurs deux canons croisés, les médecins un caducée.

La couleur bleu horizon dont est entièrement peint le casque est appliquée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur par vaporisation. Ce procédé a l'avantage d'être rapide, de donner une surface tout à fait lisse, mate et qui sèche très vite. Pour rendre la peinture plus adhérente, on suspend ensuite les casques dans des fours à gaz.

La distribution de ces casques a commencé à la fin de juin 1915. Au mois de février 1916 on en avait déjà fabriqué trois millions et demi. Cette production intense représente un travail qui s'est poursuivi jour et nuit sans interruption.

Chaque intendance d'armée possède dans ses magasins un grand nombre de ces casques de pointures différentes. Mais si l'on tient compte pour leur fabrication des diverses longueurs et largeurs, il est impossible d'obtenir des modèles s'adaptant exactement à chaque genre de tête. Aussi il arrive souvent que, bien que les dimensions soient suffisantes, le poilu éprouve une certaine gêne, le rebord de sa bourguignotte frottant sur les tempes ou laissant un jour au front, ce qui fait basculer le casque. Nos gardes-magasins, toujours débrouillards, ont trouvé le moyen de passer, suivant leur expression, le casque au conformateur. Sur le bord d'une table, ils pétrissent l'acier sous la pression de leurs bras et de leur corps jusqu'à ce que le bombage ainsi pratiqué corresponde à la forme de la tête du « client ».

Le casque que, à la différence des anciennes cervelières, nos poilus portent constamment sans aucune fatigue, constitue un blindage très efficace contre les balles des shrapnells, les éclats d'obus de crapouillots et des grenades dont la force vive, souvent peu élevée, vient se briser sur le métal, alors qu'elle aurait été suffisante pour blesser grièvement ou tuer des hommes coiffés de simples képis.

Le casque est sans effet appréciable contre la balle de plein fouet qui est capable à courte distance de traverser trois hommes. Mais à 1.500 mètres la balle, qui peut encore perforer le crâne de part en part sera impuissante à traverser cet obstacle et les projectiles ricochés ou tangentiels dévieront facilement sur les parois fuyantes.

Les balles de revolver, sauf si elles sont tirées

presque à bout portant, enlèveront sans la percer cette enveloppe protectrice. Les shrapnells allemands qui lancent des billes de plomb dont la vitesse initiale décroît très rapidement jusqu'à 100 mètres du point d'éclatement elles ne pénètrent que dans 6 centimètres d'épaisseur de sapin et à 300 mètres dans un centimètre de ce même bois, n'auront pas plus de résultat.

Parmi les éclats d'obus, très variables de forme, de poids et de vitesse, le casque en arrête un très grand nombre et amortit le choc de beaucoup d'autres. De même les éclats de pierre projetés par l'explosion d'un projectile sont arrêtés net par le casque. Un exemple montrera l'efficacité de la tôle protectrice. Un casque a reçu à sa partie postérieure, à la pointe du cimier, un éclat d'obus plus gros qu'une noix qui a fait éclater la tôle d'acier en deux lèvres déchiquetées où il est resté encastré. Le cuir chevelu de l'homme n'a même pas été éraillé. Sans cette coiffure, le crâne aurait été infailliblement broyé.

Aujourd'hui, grâce à la bourguignotte, sur cent blessés atteints à la tête, on ne fait plus que vingt trépanations. Ces opérations, qui étaient si fréquentes dans les premiers mois de la guerre, sont souvent dangereuses. Il y a donc 80 0/0 des blessures de tête qui ne sont maintenant que de simples plaies du cuir chevelu.

Il est malheureusement une halle contre laquelle le casque se trouve impuissant, c'est la halle explosive. Un soldat fut frappé lâchement par une de ces balles il y a quelques mois. On distinguait sur une des faces latérales du casque le petit orifice d'entrée du projectile, tandis que l'autre face montrait une ouverture béante aux bords tordus, aux arêtes vives. Malgré les exemples de crânes qui n'ont cessé de nous donner nos ennemis, on a toujours peine à croire qu'ils puissent employer des moyens aussi monstrueux. Aussi les médecins avaient-ils un moment pensé qu'il s'agissait d'une balle ordinaire qui aurait produit le même effet que dans la classique expérience où une balle tirée sur une boîte de fer blanc pleine d'eau la fait exploser par compression violente du liquide. Mais en étudiant le phénomène de plus près, on ne tarda pas à reconnaître qu'en aucun cas la cavité crânienne et la matière cérébrale ne pouvaient avoir éclaté de cette façon, la balle ayant en une direction tangentielle par rapport au casque.



Casque déchiré par une balle explosive allemande.

Le casque à pointe était devenu l'emblème de la force brutale par laquelle nos ennemis voulaient asservir le monde. Nous leur avons opposé notre casque, qui ne menace pas, mais protège. Le leur, orgueilleux, défie la foudre. Le notre, tout d'azur, domine toujours l'orage : aussi violent éclate-t-il, aussi haut s'élève-t-il.

Communiqués

La Maison de Balzac devient, pour la durée de la guerre, le quartier général des écrivains mobilisés dans le camp retranché de Paris ou du passage comme permissionnaires, blessés et convalescents.

Ils se rencontreront à chaque dimanche après-midi, au hasard des congés, et ils y trouveront un accueil cordial, quelques récréations artistiques et le thé traditionnel. La grande famille des Lettres, qui accomplit si noblement son devoir au front, aura désormais son foyer à l'arrière.

L'inauguration en sera faite demain dimanche, à 3 heures.

Le comité de direction de l'Association Franco-Russe vient de tenir sa première assemblée plénière, sous la direction de M. le sénateur Herriot.

M. P. Boyer, administrateur de l'Ecole des Langues étrangères, a exposé un programme d'enseignement du russe en France, auquel le comité a donné son approbation. M. Herriot, à son tour, exprima le souhait qu'un enseignement sommaire, pratique et rapide, fût donné aux jeunes gens destinés à la carrière commerciale. Le comité, en conséquence, vota un vœu tendant à la création de cours publics libres de langue russe dans les grands centres de France et décida de faire appel, à cet effet, aux chambres de commerce.

L'éloquent appel adressé il y a quelques mois à tous les Français par la Cocarde du Souvenir, œuvre de la reconnaissance des tombes des soldats et marins morts pour la patrie, a été entendu et compris. A ce jour, la Cocarde du Souvenir a recueilli les offrandes de plus de 30.000 souscripteurs, dont un très grand nombre sont de condition modeste. Avec ces ressources, l'œuvre a pu, dès à présent, mettre à la disposition de l'autorité militaire 300.000 cartons.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Je note seulement les derniers spectacles : *Le Marquis de Priola*, *L'Ami des Femmes*, *Le Voyage de M. Perrichon* et *L'Humble Offrande*, mardi, mercredi et jeudi de soirée; je souligne le grand succès de *Beri* et de ses camarades dans *L'Etourdi*, représenté jeudi dans la journée, après *Polyeucte*, et j'en arrive aussitôt à l'événement de la semaine : *La Matinée* du 14 juillet.

L'affiche annonce, comme en temps de paix : « *Matinée gratuite*. Les portes ouvriront à midi 1/2; le spectacle commencera à 1 heure. » Suit le programme : *Horace*, *La Marseillaise*, *Le Malade imaginaire*.

Je prendrai dans la salle au début du quatrième acte d'*Horace*; l'aspect est triste et froid! Non pas, grands dieux! par la faute des invités de la Comédie; des blessures de guerre inspirent l'admiration, le respect, la douleur, jamais la pitié ni la tristesse; non, la salle est triste parce qu'un tiers des places reste inoccupé: quantité de coupons ne sont pas rentrés, et il y a des « trous » dans les fauteuils et les loges! J'assiste aux deux derniers actes de la tragédie de Corneille. L'accueil de ce si intéressant public est poli, chaleureux par moments; il n'est pas enthousiaste. Mes prévisions se trouvent confirmées. On s'est lourdement trompé dans la composition du programme. Si *Horace* s'imposait à de jeunes soldats, si cette œuvre sublime que j'ai appelée le *Bréviaire du patriote Français* doit être la plus souvent possible donnée en exemple à la population civile, il ne fallait pas la représenter devant des héros qui, ayant largement payé avec leur sang, n'ont plus à recevoir de personne de leçons de patriotisme. Pourquoi replonger des blessés en plein tableau de guerre et de meurtre? Pourquoi, ensuite, exposer devant des mutilés et des convalescents une pièce fort plaisante, sans doute, mais où il n'est parlé que de médecine et de médecins, d'autopsie, de membres coupés, etc.? Ne deviez-vous pas, au contraire, vous efforcer de transporter vos glorieux hôtes d'un jour bien loin de toute idée de combat et de maladie? Vous n'aviez qu'à puiser dans le répertoire...

Je reviendrai, avant la clôture du 30 août, sur la question des *Matinées gratuites* de la Comédie pendant la guerre; je termine cette note hâtivement écrite en relatant la façon dont *la Marseillaise* a été présentée hier.

Dans le décor d'*Horace*, — immédiatement après la tragédie, — Mmes Madeleine Roch, Louise Silvain et Delvair se tiennent debout, côte à côte, au milieu du théâtre. La première porte un voile bleu, la troisième un voile rouge sur son costume; Mme Silvain est en blanc; il y a là une bien belle interprétation du drapeau français. A gauche, Mlle Bovy, en travesti, pantalon rayé et bonnet de police. Mme Madeleine Roch commence : « *Allons, enfants de la patrie* ». Toute la salle se dresse dès les premiers mots; Mme Louise Silvain dit ensuite le couplet : « *Tremblez, tyrans, tremblez, perfides* »; Mlle Bovy continue par le couplet : « *Nous entrerons dans la carrière* ». Puis, les quatre artistes se mettent à genoux; Mlle

Delvair dit le couplet : « *Amour sacré de la patrie* »; le refrain « *Aux armes, citoyens* », est repris en chœur par ses camarades; acclamations; le couplet est bisé; nouveau rappel; et c'est fini. Pas la moindre musique. Le spectacle s'achève par la représentation du *Malade imaginaire*.

Emile Mas.

Comédie-Française. — Aujourd'hui samedi, soirée à 8 h. 1/2, le *Père Lebonnard*, comédie en quatre actes, en vers, de M. Jean Aicard; MM. Silvain, Lebonnard; Lellner, le docteur André; Paul Numa, le marquis d'Estrey; René Rocher, Robert Lebonnard; Mmes Thérèse Kolb, Marthe; Louise Silvain, Mme Lebonnard; Mlle Jeanne Lebonnard; Guimond, Blanche d'Estrey; M. Chazeau.

Dimanche 16 juillet, matinée à 1 h. 1/2, le *Marquis de Priola*; en soirée, à 8 h. 1/4, *Primerose*; lundi 17 juillet, relâche; mardi 18 juillet, soirée à 8 h. 1/2, le *Duel*; mercredi 19 juillet, soirée à 8 heures, *A quoi rêvent les jeunes filles*; l'Ami Fritz; jeudi 20 juillet, matinée à 1 h. 1/2, la *Bonne Mère*, Georges Dandin; soirée à 8 h. 1/4, la *Paix chez soi*; le Génère de M. Poirier.

A l'Opéra-Comique. — Ce soir, à 7 h. 3/4, *Madame Butterfly* (Mlle Davelli, Mlle Mathieu, MM. Fontaine, Jean Périer, Mesnager). L'orchestre sera dirigé par M. Georges Viseur. Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, *Werther* (Mlle Brohly, Jouvet, MM. Léon Royle, Ghasne, Azéma); on commencera par *les Noces de Jeannette* (Mlle Tissier, M. Vauris). Soirée à 7 h. 1/2, *Carmen* (Mlle Germaine Baillet, Billa, Azéma, MM. Larnuel, Henri Albers; la Flamenco dansée par Mlle Dugué); l'orchestre sera conduit par M. Paul Vidal.

Jeudi 20, soirée à 7 h. 1/2, *Louise* (Mlle Brunier, Borel, MM. Darnel, Henri Albers).

Samedi 22, soirée à 7 h. 3/4, *Aphrodite* (Mlle Chensal, M. Darnel).

Dimanche 23, à 1 h. 1/2, *Madame Sans-Gêne*, avec sa distribution hors de pair : Mlle Davelli, Marydorska, MM. Fontaine, Jean Périer, Fabert, etc. Le spectacle ira par *Lumière et papillons*, l'éclatant ballet de Louis Urgel.

Soirée à 8 heures, *Lakmé* (Mlle Tissier, MM. de Crous, Allard, etc.).

En raison du grand succès de la reprise de *Madame Butterfly*, l'Opéra-Comique affiche dès maintenant une matinée pour le dimanche 30 juillet.

Bouffes-Parisiens. — Aujourd'hui samedi, demain dimanche, en matinée et en soirée, irrévocablement, trois dernières représentations du triomphal succès de *Mon Bébé*, qui continue à être félicité avec ses admirables créateurs.

Olympia. — Aujourd'hui, en matinée (saut. 1 fr.) et en soirée (1, 2, 3 fr.) et demain dimanche, matinée et soirée, quatre dernières représentations du spectacle actuel. Lundi, clôture. Pendant toute la durée de la fermeture, les matinées de l'Olympia seront données chaque jour, à 14 h. 30, aux Folies-Bergère (jeudis et dimanches exceptés).

SAMEDI 15 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 heures, le *Père Lebonnard*. Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *Madame Butterfly*. Athénée. — A 8 h. 30, *Louise*. (Dimanche, matinée.) Apollo. — A 8 h. 15, *la Mascotte*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, *Mon Bébé*. Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*. Gymnase. — A 8 h. 45, *la Charrette anglaise*. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue. (Dimanche, matinée.) Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); *Où allons-nous ce soir?* (Mat. jeudi le dim.) Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre-Echange*. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, les 23 jours de Clairette. Variétés. — A 8 h. 30, la revue, *l'Ecole du Platon*. Veudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 14-08) — A 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Pont des enfers*, le Coup du fakir, le Général Lyauté, Loc. 1, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 10-23. Omnia-Pathé. — Le bébé de Brocton, Effets de lumière, l'Exéc en tout est un défaut, etc. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

M. Bernard de La Goudinière, récemment promu sous-lieutenant d'artillerie, et blessé au cours des récents combats, est soigné dans un hôpital d'Amiens. M. de La Goudinière, maire de Soullès (Manche), est le gendre du baron Denys Cochin, de l'Académie française, ministre d'Etat, déjà si cruellement éprouvé par la mort de ses deux fils. (New-York Herald.)

BIENFAISANCE

L'Inépuisable générosité des Français et de leurs alliés s'occupe, sous une forme nouvelle, de nos glorieux combattants. Le bien-être du soldat, approuvé par le sous-secrétaire d'Etat du service de santé, sous la présidence d'honneur de Mme Poincaré, présidente, la marquise d'Andigné recevra avec reconnaissance les dons en nature ou en argent qu'on voudra bien lui adresser, 7, rue Tranchet.

MARIAGES

On annonce le prochain mariage de Mme Chamberlain, veuve et troisième femme de M. Joseph Chamberlain, avec le Rev. Harley Carnegie, chanoine de Westminster.

A New-York, a été célébré dernièrement le mariage de M. Cyril Hatch, fils de feu M. Charles-Henry Hatch et de Mme Hatch, avec miss Ruthford, fille de Mme W.-K. Vanderbilt.

En la chapelle Salnt-Joseph, de Trest, vient d'être béni le mariage de M. Gabriel Aizel, chef adjoint à la direction du contentieux à la Banque de France, avec Mlle Jeanne Bachez de Laniay.

Le mariage de M. Jean Bec, médecin-major des troupes coloniales, chevalier de la Légion d'honneur, avec Mlle des Allées, vient d'être célébré dans l'intimité en l'église de Saleich (Haute-Garonne).

Dernièrement a été célébré le mariage de Mlle Tina Dreyfus, fille de M. et Mme Emmanuel Dreyfus, avec M. Shevard Vines, capitaine à la 32^e brigade d'infanterie écossaise, fils de M. Sydney Vines, professeur à l'Université d'Oxford.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Paul Garnier, officier de la Légion d'honneur président d'honneur de la chambre syndicale de l'horlogerie, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Du capitaine Pierre Demmeler, du 62^e bataillon de chasseurs alpins, chevalier de la Légion d'honneur, mort des suites de ses blessures, le 8 juillet, à l'hôpital central militaire de Fraize (Vosges).

De M. Puyo, secrétaire général de la Lozère, sous-lieutenant d'infanterie, mort pour la France.

De M. Raoul de Châlon, décédé, à cinquante-cinq ans, au château de Beaulieu (Cher).

De M. Etienne Sabot de Meunier, mort pour la France le 26 juin, à vingt ans, fils du notaire, décédé, et de Mme, née de Meunier.

De Mme Henri Letellier, née Margaret Gillespie, dont le mariage avec M. Henri Letellier, ancien directeur du Journal, fut célébré mardi, décédée avant-hier soir.

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

	FRANCE	ETRANGER
1 semaine.....	1 fr.	2 fr.
15 jours.....	1 75	3 50
1 mois.....	3 50	7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 15 JUILLET 1916

33

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XIX

Julius Wickerski, Wo-Li-Wo, Li-Pou-Fang et C^e

— J'irai, cependant, fit le Chinois avec cet entêtement particulier à sa race... Je veux visiter les usines... J'y veux voir la place qu'y pourront prendre mes gens...

— Vos gens?

— Oui...

— Impossible de placer des espions aux usines d'Argirh.

— Rien n'est impossible à qui veut valancer...

— Argirh est trop bien gardé...

— Je sais : c'est moi qui le garde...

— Vous?

Li-Pou-Fang frappa de façon évidemment convenue sur le petit gang placé devant lui.

Une partie du mur qui se trouvait à sa gauche glissa dans d'invisibles rainures...

Dans le cadre de cette baie mystérieuse apparurent deux Chinois...

En les apercevant, Wickerski poussa un cri de presque stupeur...

Il venait de reconnaître le portier et le valet d'Argirh... celui-là même qui l'avait, quelques

jours auparavant, introduit dans le cabinet de l'usiner...

Li-Pou-Fang, de la main, traça un geste conventionnel sur sa poitrine...

Le plus jeune des Chinois s'avança, se prosterna et attendit que son maître lui fit l'honneur de l'interroger !

Jack, lui, dans son vase, restait médusé...

Li-Pou-Fang questionna :

— Aujourd'hui ?

Le Chinois répondit :

— Bradway a parlé.

En attendant cela Wickerski bondit sur sa chaise...

Il allait littéralement boire les paroles du Chinois.

— Enfin ! soupira Li-Pou-Fang après un petit temps de silence.

— Bradway sait.

— Qui le renseigne ?

— Jack Arvinson, le groom de Wo-Li-Wo.

Jack se mordit les lèvres jusqu'au sang...

Li-Pou-Fang et Wo-Li-Wo sursautèrent...

Imperturbable, le Chinois rapporta mot pour mot la conversation qui avait eu lieu entre Argirh et Bradway...

Lorsque l'espion parla des accords de James Perry et d'Edith Wickerski étrange de rage!

C'était donc vrai : Argirh s'était joué de lui ! Argirh en avait fait sa dupe!

Wickerski poussa un grognement terrible et maudissonna :

— Vengeance !... vengeance et mort !... Mort et tortures !...

Le hideux personnage écumait...

Et, pendant ce temps-là, le valet d'Argirh continuait son récit...

Lorsqu'il s'arrêta de parler, Li-Pou-Fang, d'une vivacité cadavérique, interrogea :

— Le traité ?

— J'ai fouillé les tiroirs... rien trouvé... Le dos-

LES SPORTS

CYCLISME

Le Challenge national de vélo (6^e année). — Sur la piste de Vincennes, la Société des Courses organisait, dimanche, une course de 1 kilomètre, à 1 h. 30. Trois cents partants.

HIPPISME

Courses et élevage de pur sang. — Le ministre de l'Agriculture vient de prendre l'avis du comité consultatif permanent sur la question de l'élevage du cheval de pur sang. Après deux années de guerre, l'élevage de notre race chevaline est gravement compromis.

Or, si l'Etat alloue des primes aux éleveurs de demi-sang, il s'est abstenu jusqu'ici d'appuyer une aide quelconque à ceux qui se consacrent au pur sang. C'est l'œuvre des Sociétés de courses. Or, depuis la suppression des courses, on ne trouve plus de fonds et déclarer ne pouvait continuer, grâce à leurs fonds de réserve, à encourager les éleveurs qui si elles peuvent faire entre les chevaux une sélection. En un mot, elles veulent des épreuves sportives.

Le comité consultatif d'agriculture, estimant cette nécessité de juger les pur sang sur leur galop, pense toutefois qu'il n'est nullement nécessaire, si les épreuves constantes actuelles, que des épreuves soient publiques et qu'elles aient le caractère d'une fête.

Aussi a-t-il conclu : qu'il y avait lieu, dans l'intérêt de l'élevage, d'autoriser des épreuves de sélection par la course ; que ces épreuves ne seraient que des moyens de classement ; qu'elles auraient lieu en semaine, sans entrée payante, sans public et sans paris, dans les lieux éloignés des grands centres. Il est probable que le ministre de l'Agriculture prendra un arrêté dans ce sens.

Les Sociétés de courses vont émettre par souscription les sommes importantes qui doivent couvrir les frais de ces réunions discrètes.

CHAMONIX (Haute-Savoie) FRANCE

Au pied du MONT-BLANC

14 heures de Paris. — Trains directs

SAISON 15 MAI AU 15 OCTOBRE

CURE D'AIR ET DE REPOS

Renseignements : Service de la Publicité, MAIRIE de Chamonix.

MATELAS MILITAIRE

Dimensions 2^m x 0^m 75. Poids 4 k 900

DEMANDEZ NOTICE EXPLICATIVE

à l'Oreiller Militaire Français

NANTES (Loire-Inférieure).

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Province

100 Voitures récentes

A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 16 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,

le **Coallar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCCIR LA PEAU



La RUBRIQUE

VILLÉGIATURES

que publie chaque année

DURANT LA BELLE SAISON

• **EXCELSIOR** •

Illustré Quotidien

88, Champs-Élysées, PARIS

dans ses Petites Annonces Economiques du Mercredi

au prix très réduit de 2 francs la ligne de 50 lettres ou signes

présente un triple intérêt

1^o D'indiquer aux lecteurs :
des châteaux, villas, à
louer pour l'été, dans
toutes les régions de la
France ainsi que des sta-
tions balnéaires et ther-
males salutaires, tran-
quilles et économiques ;

2^o De mettre rapide-
ment propriétaires
et locataires éven-
tuels en relations
directes, sans re-
cherches longues et
difficiles ;

3^o De ne nécessiter qu'une
faible dépense, ample-
ment récupérée par l'ex-
cellent rendement de
cette publicité, démontré
par le nombre toujours
croissant de ces annon-
ces.

Pour tous renseignements, s'adresser :

EXCELSIOR PUBLICITE (Service 88)

88, Champs-Élysées, PARIS



— Qui subira le même sort... Argirh finira par être intimidé, apaisé, terrorisé... Il devinera quelle force le menace à son tour... B hésitera... Alors... Il se sentira, comme à ses complices, marqué pour la mort...

Powell approuva : — Bonne idée... J'aime cela... C'est pittoresque... intrigant... comme une aventure à la Sherlock Holmes...

Mais Winterski s'éleva : — Et c'est moi qu'Argirh accusera... Il me fera à nouveau sa porte et le but de ma vie ne sera pas atteint...

— Deutschland über Alles! hurla Schoffmann. — Et puis, dit Appenburg, qu'importe le but de la vie... Tu ne peux l'atteindre, car ton fils est d'ore et déjà diviné...

— Je supprimerai Perry. — Défense expressément ordonna Li-Pou-Fang d'une voix églantante... du moins pour l'instant.

Winterski, envahi par sa rage, courba le front. La victoire lui échappait!

Li-Pou-Fang, avec un sourire de mépris à l'adresse du père de Jean, ajouta :

— Argirh ne l'accusera point... car nos crimes sont églants... Sur chacune de ses victimes, la Main Jaune appassera sa griffe... Et la Main Jaune, c'est la Chine... elle dévorera davantage encore nos adversaires...

— Ah! comme cela, dit Julius, j'approuve en partie vos projets...

— Maintenant, ajouta Li-Pou-Fang, comme il me répugne de faire poignarder des innocents, nous tenterons d'intimider Argirh avant que ne sonne pour les Alliés l'heure sanglante...

— L'intimider lui ? s'exclama Appenburg.

— Oui, en lui envoyant d'anonymes messages et d'utiles conseils par la télégraphie sans fil, et cela dans le langage conventionnel dont seuls Perry et lui ont la clef...

— Ce code secret, comment parvenir à le posséder ?

— Nous y parviendrons...

Un des Chinois affirma :

— Cette nuit même, si votre Hauteur y consent.

Li-Pou-Fang dévisagea l'homme qui, pour toute réponse, brandit la main droite du côté de l'Orient, ramena la gauche sur son visage et s'inclina profondément devant son chef.

Li-Pou-Fang battit des mains.

Le visage illuminé par un diabolique sourire, il s'écria :

— Cette fois, Argirh est bien à nous...

Puis, s'adressant à tous ceux qui l'entouraient et le dévisageaient avec curiosité, il dit :

— Vous allez assister à la chose la plus déconcertante que vous puissiez imaginer...

Et, s'adressant au Chinois, il questionna :

— L'heure va-t-elle bientôt sonner ?

Pour toute réponse, l'homme se retourna, interrogea du regard son compagnon qui s'inclina devant lui.

Alors l'espion souleva une tenture...

Un cri sourd fusa de toutes les gorges...

James Perry était là, derrière cette portière de soie.

Jack, comme les autres, n'avait pu retenir le cri de stupor que lui avait arraché la présence en ce lieu, du confident d'Argirh.

Mais son exclamation n'avait pas attiré l'attention des bandits...

Elle était perdue dans le bruit des voix...

Il machonna, ahuri de stupeur :

— James Perry complice de ces immondes bandits...

Sur un signe de l'espion chinois, Perry, dont le visage circulaire ressemblait à celui d'un cadavre, fit trois pas dans la pièce...

— Strange vision...

C'était Perry et ce n'était pas lui...

On eût dit son ombre...

Sur un autre signe du Chinois, Perry vint prendre place auprès de Li-Pou-Fang...

Winterski, lui, instinctivement, se cacha le visage dans ses mains tremblantes...

Et cela, tandis que la créature de Li-Pou-Fang se plaçait derrière le nez d'Argirh et dardait sur lui un regard de feu...

Le triste individu semblait couler sa proie de son oeil de flamme...

Sur son ordre, Perry sortit un volumineux dossier de la poche de son veston...

Alors, d'une voix cavernreuse, Li-Pou-Fang ordonna :

— Donne le code secret...

Perry, docilement, tendit un mince cahier de papier blanchâtre...

Li-Pou-Fang le jeta à Appenburg en lui ordonnant :

— Prenez copie, immédiatement...

Appenburg s'empressa d'obéir...

Li-Pou-Fang se pencha à l'oreille du Chinois et lui glissa quelques mots à voix basse.

Le Chinois s'inclina.

S'adressant à Perry il questionna :

— Où se trouve le dossier secret relatif au traité que doit signer Argirh avec les Alliés ?

— Dans le cabinet blindé, répondit James avec effort...

— Tu as la clef de ce cabinet ?

— La voici...

Li-Pou-Fang s'en saisit, la tourna, la retourna entre ses doigts fuselés, agiles comme ceux d'un prestidigitateur...

Puis, il dit :

— Il faudrait la clef du pavillon.

(A suivre.)

La Nation a honoré, hier, ceux qui tombèrent pour elle



« Non, nous ne laisserons pas nos souffrances amollir nos volontés », dit le président de la République en achevant son discours à l'intérieur du Grand-Palais. Et il put lire sur les graves visages des veuves le reflet même de sa parole. Aussitôt, il leur distribua, de sa main, la glorieuse attestation du souvenir indéfectible de la Patrie, qui, dans plus d'un siècle, sera admirée avec vénération par les descendants de nos héros.